



le délit

le seul journal francophone de l'Université McGill

delitfrancais.com

McGill DAILY le délit
DPS SPD
DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Publié par la société des publications du Daily,
une association étudiante de l'Université McGill

**Gays à McGill,
entre réalité et
préjugés > 8-9**

**La nouvelle PGSS et la
hausse > 3**

**Daniel Brière discute de
Jean-Pierre Ronfard > 13**

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau B•24
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6784
Télécopieur : +1 514 398-8318

Rédactrice en chef

rec@delitfrancais.com
Mai Anh Tran-Ho

Actualités

actualites@delitfrancais.com
Chef de section

Emma Ailinn Hauteœur
Secrétaire de rédaction
Francis Laperrière-Racine

Arts&Culture

artsculture@delitfrancais.com

Chef de section

Émilie Bombardier
Secrétaire de rédaction
Valérie Mathis

Société

societe@delitfrancais.com
Anabel Cossette Civitella
Xavier Plamondon

Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com

Coordonnateur visuel

visuel@delitfrancais.com
Raphaël Thézé

Infographie

infographie@delitfrancais.com
Alexandre Breton
Irena Nedeva

Coordonnateurs de la correction

correction@delitfrancais.com
Anselme Le Texier
Élise Maciol

Coordonnateur Web

web@delitfrancais.com
Mathieu Ménard

Collaboration

Augustin Chabrol, Martine Chapuis, Allyson Déchaux, Fanny Devaux, Rosalie Dion-Picard, Edith Drouin Rousseau, Guillaume Dumas, Katia Habra, Christophe Jasmin, Catherine Lafrenière, Luba Markovskaia, Hannah Palmer, Catherine Renaud, Matthieu Santerre, Jean-François Trudelle

Couverture

Photo: Hannah Palmer
Montage: Raphaël Thézé

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6790
Télécopieur : +1 514 398-8318
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Boris Shedov

Gérance

Pierre Bouillon

Photocomposition

Mathieu Ménard et Geneviève Robert

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com

Emilio Comay del Junco

Conseil d'administration de la

Société des publications du Daily (SPD)

Tom Acker, Emilio Comay del Junco, Humera Jabir, Anthony Lecossois, Whitney Malett, Dominic Popowich, Sana Saeed, Mai Anh Tran-Ho, Will Vanderbilt, Aaron Vansintjan, Sami Yasin

L'usage du masculin dans les pages du *Délit* vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill.

Le *Délit* (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mardis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits avant été auparavant réservés, incluant les articles de la CUP). L'équipe du *Délit* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

Le *Délit* est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et du Carrefour international de la presse universitaire francophone (CIPUF).

Pot-pourri, c'est fini

Mai Anh Tran-Ho

Le Délit

Puisque le prochain et dernier numéro du *Délit* sera un cahier spécial Création, je voulais aujourd'hui vous rappeler les enjeux importants sur lesquels il faudra garder un œil.

Crache le cash

À McGill

Les faits:

En septembre dernier, Heather Munroe-Blum a décidé d'augmenter les frais du MBA (Master of Business Administration) de 900% pour un coût total de 29 500 dollars malgré les avertissements du Ministère de l'Éducation des Loisirs et du Sport (MÉLS) de ne pas aller de l'avant avec ce modèle d'auto-financement.

Le 14 mars, la ministre Line Beauchamp annonçait que le MÉLS punirait l'université pour cette augmentation drastique. La pénalité de 2 011 719 dollars se traitera en coupure dans la subvention que verse le gouvernement du Québec à McGill.

Le lendemain, l'université déclarait être «décue et perplexe» face à la décision du gouvernement. Pour l'année prochaine, l'administration prévoit une hausse de plus de 10% des frais, portant les frais pour le MBA à 32 500 dollars.

À suivre:

Deux choix s'offrent à Heather Munroe-Blum: soit l'université se résigne à s'autofinancer et accepte la gestion du gouvernement, soit elle maintient sa poursuite et devra payer à nouveau une amende, probablement plus importante que souhaitée.

Au Québec

Les faits:

En 2007, le gouvernement du Québec choisit de dégelier les frais de scolarité avec une hausse de 50 dollars par session jusqu'en 2012.

Le 17 mars, Raymond Bachand présente une nouvelle hausse dans son budget: 325 dollars par année sur cinq ans.

Depuis 2007, mais surtout cette année, les associations étudiantes (ASSÉ, FECQ, FEUQ) et des milliers d'étudiants ont manifesté leur mécontentement dans les rues, sur Internet, jusqu'aux bureaux et aux réunions du gouvernement du Québec.

À suivre:

2012 sera une année charnière quant à ce sujet polémique. À McGill, l'AÉUM et la PGSS se sont déjà positionnées contre cette hausse.

Parle français ou meurs

Les faits:

En janvier, Pierre Curzi suggère d'étendre la portée de la Charte de la langue française au niveau collégial. Le Parti Québécois lançait alors une campagne en faveur de l'application de la loi 101 au cégep et réalimentait le vieux débat sur la défense de la langue.

Il y a deux semaines, le Conseil supérieur de la langue française (CSLF) annonçait que ce serait une erreur d'assujettir les cégeps à la loi 101.

À suivre:

La décision finale du CSLF sera publiée début avril.

Les faits:

En février, les collèges Marianopolis (anglophone) et Jean-de-Brébeuf (francophone) annonçaient leur nouveau programme d'échange bilingue. Des cours adressés aux étudiants entreprenant leur dernière session au niveau collégial s'insèreraient dans le cursus de ceux-ci, mais seraient offerts dans une autre langue d'enseignement.

Plus récemment, les collèges publics Vanier (anglophone) et Saint-Laurent (francophone) promettaient aussi d'offrir un DEC bilingue avec la possibilité de suivre une session dans une autre langue.

À suivre:

Le succès de ces programmes.

L'information sera collective ou ne sera pas

Les faits:

Le 26 janvier, Dominique Payette déposait les conclusions des travaux du Groupe de travail sur le journalisme et l'avenir de l'information au Québec et jugeait le milieu de la presse québécoise préoccupant.

Suite au communément appelé rapport Payette, la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ) a officiellement proposé à ses membres une reconnaissance légale et la création d'un titre professionnel pour les journalistes.

Le soulèvement du monde arabe a démontré que les réseaux sociaux (Twitter, Facebook) pussent-ils contenir des énoncés futiles, pouvaient également aider à la circulation des informations. Par exemple, le *Guardian* avait intégré quelques blogueurs à leur couverture des manifestations en Libye. Andy Carvin (@acarvin) de la radio publique NPR aux États-Unis relayait jusqu'à 500 tweets par jour.

Après la panne de courant en Égypte, Google, Twitter et SayNow ont permis aux utilisateurs d'envoyer leur message de 140 caractères et moins sans Internet via une ligne téléphonique.

À suivre:

Quelle forme le statut professionnel prendra-t-il et de quels avantages bénéficieront ces nouveaux journalistes patantés?

Un citoyen rapportant une information d'intérêt public pourra-t-il protéger ses sources comme un professionnel?

Pour Le Délit

Septembre prochain, le journal devra décider s'il veut payer les frais d'adhésion à la Presse Universitaire Canadienne (PUC).

Après les incidents lors de NASH73 (voir l'éditorial du 18 janvier), le bilinguisme au sein de l'association de près de quatre-vingt-dix journaux universitaires est un grand projet à surveiller. ☉



L'expérience donne raison

Le Délit s'est entretenu par courriel avec Mariève Isabel, la nouvelle VP affaires externes de la PGSS pour l'année 2011-2012.

Mai Anh Tran-Ho

Le Délit

Les élections de la PGSS (*Post-graduate Students' Society*), qui ont pris fin vendredi, mettent à la tête de l'association des étudiants de 2e et 3e cycles des membres expérimentés.

Selon Mariève Isabel, élue VP Affaires externes, la force de la nouvelle équipe réside justement dans son expérience. Le prochain président, Roland Nassim, a déjà été lui-même VP Affaires externes et VP Academic; Adrian Kaats qui continuera d'occuper le poste de VP Finances a lui aussi déjà été VP Affaires externes; Daniel Simeone, élu VP Affaires internes, a autrefois siégé comme Président. Mariève Isabel, quant à elle, a siégé quatre ans sur le Conseil de la PGSS (comités Nomination, environnement, EAC – External Affairs Committee) et a beaucoup travaillé cette année avec celui qu'elle remplacera, Ryan Hughes, surtout au niveau de la représentation provinciale et avec la Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ). Elle a aussi travaillé sur la nouvelle politique des frais de scolarité. Lily Han, pour sa part, a une expérience en éducation. «La période d'adaptation va être beaucoup plus courte» affirme Mariève Isabel. Cette force est cependant également une faiblesse, selon la VP Affaires externes. «Parfois lorsque les gens ont déjà beaucoup d'expérience, ils tendent à être plus sûrs d'eux-mêmes et à être moins sceptiques, à se poser moins de questions et à agir trop rapidement. Je pense que l'équipe devra prendre son temps et bien communiquer pour s'assurer que les bonnes questions sont bien posées avant de prendre des décisions», conclut-elle.

Au cours des quatre dernières années, l'association des étudiants de 2e et 3e cycles a dû faire face à une démission chaque année. Après la toute récente démission de Ryan Hughes, on peut se demander comment la nouvelle équipe pense redonner

confiance. Mariève Isabel commente: «au risque de reprendre une expression à la mode: transparence et responsabilité. C'est la seule façon de s'assurer de la confiance des membres. Nous avons le devoir d'être absolument clairs, de répondre aux questions, de prendre l'initiative d'expliquer aux membres nos activités, nos dépenses, nos décisions. Les membres du Conseil, pour leur part, doivent eux aussi nous aider à transmettre ces informations et à nous transmettre les questions des membres de leurs associations départementales et à ce titre une meilleure communication avec les GSA [Graduate Student Associations] pourrait certainement nous aider à atteindre ce but. Nous devons également sonder l'opinion de nos membres le plus souvent possible, pour être certains d'agir –en tout temps– dans l'intérêt des membres de la PGSS et d'aller dans la direction votée par la majorité au Conseil, tout en tenant compte des besoins spécifiques de chaque association départementale et aussi des étudiants qui prennent la peine de nous transmettre leurs opinions.»

La PGSS a de nombreux projets pour la prochaine année. Mariève Isabel prévoit, entre autres, de «continuer [son] travail avec la FEUQ pour la représentation provinciale et fédérale (taxation des chercheurs postdoctoraux, frais de scolarité, etc.), travailler pour que les étudiants puissent avoir accès à des cours de langue seconde (français et anglais) abordables, puisque la barrière de la langue est une des raisons les plus souvent évoquées pour expliquer que les étudiants quittent la province après leurs études.» La VP Affaires externes souhaite également participer aux campagnes sociales et environnementales entre campus à l'échelle provinciale. Elle souhaite enfin «trouver des façons plus créatives d'intéresser les étudiants à ce qui se passe en-dehors des murs de l'université dans la société québécoise.»

Comment pense-t-elle augmenter le taux de participation?

«Il faudra mieux informer les étudiants sur ce qui se passe au sein de la PGSS et aux niveaux provincial et fédéral. Si les étudiants se posent plus de questions, ils auront plus d'intérêt à participer à la vie étudiante», suggère-t-elle. Mariève Isabel donne comme exemple la nouvelle politique sur les frais de scolarité et leur recommandation sur les frais afférents. «Lorsque ça concerne directement les frais encourus par chacun, les étudiants tendent à prêter l'oreille. Mais ça ne doit pas s'arrêter là; la gouvernance étudiante poursuit aussi d'autres buts, entre autres sociaux, et l'intérêt personnel n'est certainement pas la seule chose qui doit compter. Des questions d'équité et d'accessibilité doivent aussi être discutées et les choix doivent être pris aussi sur cette base, d'un commun accord» conclut-elle.

Mariève Isabel compte s'impliquer intensivement dans la polémique sur la hausse des frais de scolarité. Le dernier budget annonçait une hausse de 325 dollars par année sur cinq ans, pour un total de 1625 dollars. «Le gouvernement clame qu'il s'agit de l'équivalent de l'inflation depuis 1968, mais il s'agit en fait de beaucoup plus que cela; si l'on prend en compte que les frais afférents ont augmenté et plusieurs fois doublé depuis cette époque, à laquelle ils n'existaient tout simplement pas» affirme la VP Affaires externes. «De plus, les étudiants de 2e et 3e cycles, même s'ils gagnent en moyenne un peu plus que les étudiants de 1er cycle, ont une autre réalité: ils sont souvent parents, ne reçoivent plus d'aide financière de leur famille, ont parfois plus de dépenses, etc.» explique-t-elle. «Nous allons donc continuer avec la FEUQ à demander une éducation accessible pour tous. Le gouvernement et ceux qui sont pour la hausse ne cessent de répéter qu'il n'y a pas de corrélation entre les frais de scolarité et l'accessibilité, citant en exemple les autres provinces. Mais ce faisant, ils omettent de mentionner que, tout d'abord, même si les taux de participation sont les

mêmes, voire plus élevés ailleurs, la composition de ces cohortes changent (cela peut vouloir dire plus de riches, moins d'étudiants venant de milieux défavorisés, voire de classe moyenne et moins d'étudiants de première génération) –ce sont CES données-là qu'il faut regarder pour établir un lien entre accessibilité et frais de scolarité, pas seulement le taux de participation général– ils le savent bien, mais le taisent. En outre, la situation au Québec est différente. Nous avons les cégeps –avec des taux de participation exceptionnels si on les compare au «colleges» d'ailleurs. Malheureusement, nous avons un taux de décrochage au secondaire supérieur à la moyenne canadienne. Ces facteurs influencent le taux de participation à l'université d'une façon difficile à évaluer et peu étudiée.»

Mariève Isabel est tout de même consciente que les étudiants doivent d'abord accepter la nouvelle politique sur les frais de scolarité, avant que la PGSS puisse prendre position contre la hausse des frais de scolarité. Selon un sondage effectué l'an passé, nous confie-t-elle, 75% des répondants ne connaissaient pas la politique sur les frais de scolarité de la PGSS et environ 50% ne connaissaient pas la différence entre les frais de scolarité et les frais afférents. Mariève Isabel soutient qu'il est de leur devoir d'informer les étudiants.

La politique sur les frais de scolarité se trouve dans le compte rendu du Conseil de mars sur le site Internet de la PGSS (thomsonhouse.ca). Voici sa traduction:

Préambule: En 2007, le gouvernement du Québec autorisait les universités à augmenter les frais de scolarité de cent dollars par an, soit une augmentation moyenne de 6%. Dans son discours budgétaire de 2010, le ministre des finances Raymond Bachand a manifesté l'intérêt du gouvernement du Québec pour une augmentation radicale des frais de scolarité dès 2012, lorsque l'augmentation de 500 dollars sur cinq ans aura expiré. La

CREPUQ et les entreprises intéressées, comme la BTMM, prônent une augmentation respectivement de 1500 et de 3000 dollars sur trois ans, jusqu'en 2015. Avec ce nouveau cycle budgétaire, il devient évident que le gouvernement a l'intention d'augmenter radicalement les frais de scolarité.

La PGSS reconnaît que:

La province du Québec connaît des problèmes financiers, mais la répartition des revenus publics est un choix;

De nouvelles sources de revenus gouvernementaux peuvent être utilisées pour financer les études supérieures tout en évitant l'augmentation des frais de scolarité;

Le financement des études supérieures ne devrait pas être laissé à la charge des résidents du Québec ni des étudiants de deuxième cycle, lesquels comptent parmi les groupes les plus économiquement vulnérables au Québec.

La PGSS soutient:

L'élimination des frais de scolarité pour les résidents du Québec et pour les étudiants de deuxième cycle;

Le gel des frais de scolarité pour les étudiants canadiens et internationaux, corrigés annuellement de l'inflation, par une indexation sur l'indice des prix à la consommation (IPC). ☉

Résultats des élections du comité exécutif de la PGSS et des questions de référendum:

Président: Roland Nassim
VP Affaires externes: Mariève Isabel
VP Affaires internes: Daniel Simeone
VP Affaires universitaires: Lily Han
VP Finances: Adrian Kaats

Renewed with the coverage changes recommended by the PGSS Health and Wellness Committee.

*Post Graduate Student Life Fund: Approved
Mental Health Referendum Question: Approved*

Suivez-nous sur le web!
www.delitfrancais.com

Du changement au 688 Sherbrooke

La création du McGill Writing Centre est une occasion de remanier le Centre d'Enseignement du Français et de l'Anglais (CEFA).

Anselme Le Texier

Le Délit

Après un long combat de la part de certains professeurs pour la création d'une unité dédiée à l'enseignement des techniques d'écriture, à l'image d'autres grandes universités canadiennes comme l'Université de Toronto ou la Queen's University, un McGill Writing Centre qui se veut pan-universitaire et qui devrait rassembler toutes les ressources académiques disponibles en anglais pour les étudiants.

La création de ce centre, qui n'est pas un département, arrive à point nommé après de nombreuses années de présentations et de négociations dans les plus hautes instances de l'université. C'est il y a un an que l'annonce de la création du McGill Writing Centre sous l'égide du Centre d'éducation permanente a été faite, nous explique Sue Laver, ancienne professeure d'anglais langue seconde pour le Centre d'Enseignement du Français et de l'Anglais (CEFA) avant de devenir directrice du nouveau Centre.

Ce grand changement semble être accueilli par tous avec

enthousiasme. Cependant, cela a été l'occasion de refondre le CEFA et de lui enlever les cours d'anglais langue seconde pour les transférer vers le Centre nouvellement créé. Or, cette décision s'accompagne de coupures budgétaires, précise Loretta Hyrat, directrice du CEFA depuis juin 2010. En effet, outre les restrictions qui touchent tous les départements de la faculté des Arts, et malgré l'effort du doyen de la faculté pour favoriser les départements de langues, ce que l'on devra maintenant appeler Centre d'Enseignement du Français (CEF) ne pourra que pâtir de la situation qui lui est imposée. Madame Hyrat soutient que le nouveau CEF a pu «limiter les dégâts cette année», mais que la situation économique du Centre ne lui permet pas d'accepter plus d'élèves dans des classes qui atteignent déjà jusqu'à vingt-huit élèves –pour des cours de langues qui nécessitent «communication et interaction», on a vu mieux. Par ailleurs, un certain nombre de sections des cours de français langue seconde devront être supprimées.

Les conséquences vont au-delà de la simple question de l'accès à l'enseignement du français

pour les anglophones et les allophones; elle affecte aussi le programme de monitorat qui profite à quelques francophones chaque année. Ce programme, qui était à l'origine subventionné par le gouvernement fédéral, puis soutenu par le département seul, offre un emploi sur le campus à des locuteurs natifs du français, dont la fonction est d'aider les étudiants à pratiquer le français lors de sessions hebdomadaires de conversation, loin de la rigidité académique des cours. La directrice du CEF est au regret de nous informer que le département ne pourra plus offrir cette chance aux étudiants pour la session estivale.

Ces bouleversements sont l'occasion de rappeler que McGill a encore beaucoup de chemin à faire pour intégrer les étudiants internationaux au sein de la société montréalaise. Ces étudiants apprenant le français ou l'anglais au 688 rue Sherbrooke semblent avoir peine à s'intégrer hors de leur communauté linguistique. Réduire l'accès aux cours de langues ne saurait aider à la construction d'une société montréalaise et québécoise au fait de ses particularités linguistiques. ☉

LES
OCCASIONS
SE PRÉSENTENT.
SÉANCE
D'INFORMATION
11 AVRIL 2011
JUSTEMENT,
VOUS L'AVIEZ
EN TÊTE.

INSCRIVEZ-VOUS MAINTENANT !

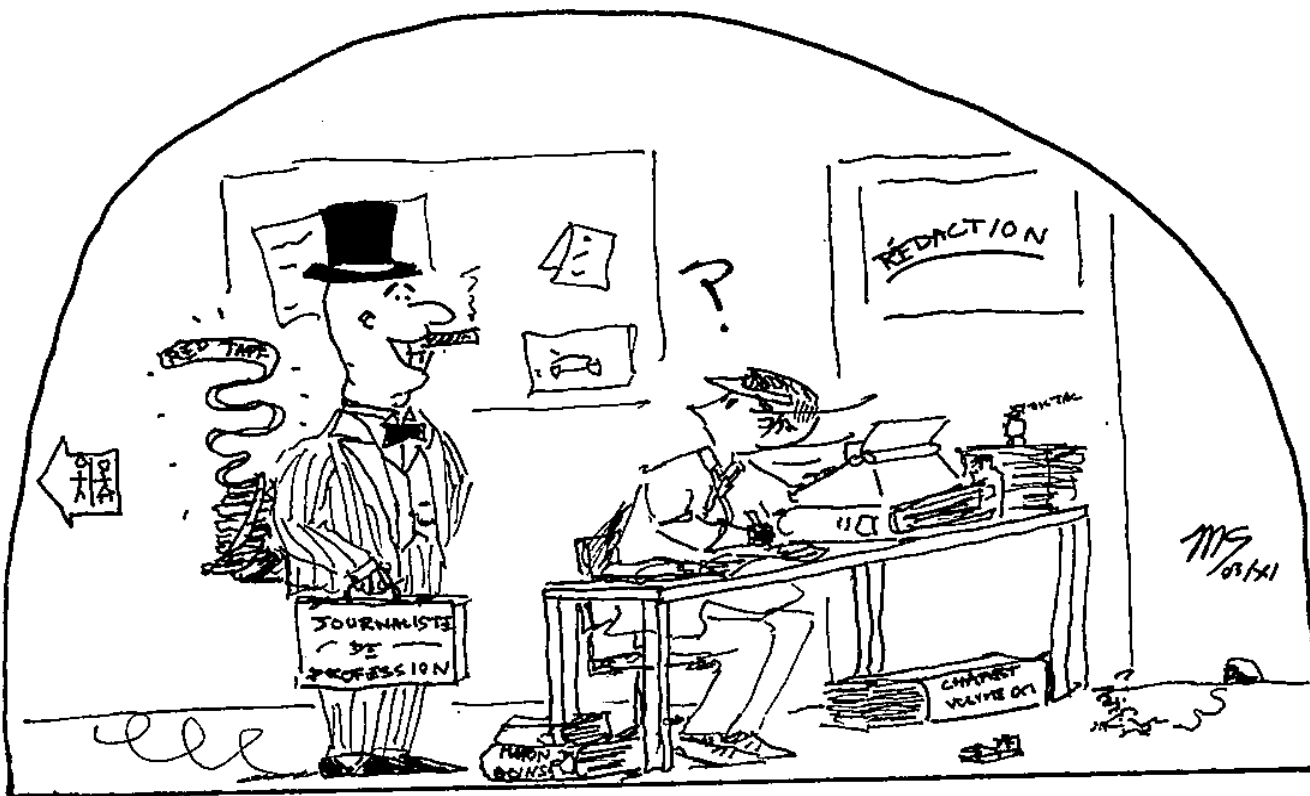


CENTRE D'ÉDUCATION PERMANENTE
WWW.MCGILL.CA/CCE-INFO
514.398.5700



JOURNALISME

La FPJQ dit oui!



La FPJQ s'est prononcée en faveur de la proposition du Rapport Payette de créer un titre professionnel de journaliste. Elle invitera ses membres à appuyer cette proposition qui devrait permettre de distinguer les professionnels des journalistes citoyens, lors d'un vote se déroulant du 5 au 7 avril.

Matthieu Santerre

J'aime l'info

La presse en ligne se cherche encore un modèle économique et de nouvelles initiatives voient le jour. En France, le site jaimelinfo.fr vient d'ouvrir ses portes. Se basant sur le crowdfunding (financement communautaire), il rassemble une communauté de lecteurs engagés qui veulent jouer un rôle dans les choix d'orientation de leurs publications en ligne.

Le principe est simple, 78 sites d'information proposent des projets de reportage et les internautes décident de ceux qu'ils souhaitent soutenir financièrement. Chaque projet à un budget détaillé et une date de tombée. Si l'objectif de financement est atteint le projet se réalise. Dans le cas contraire le site peut soit repousser l'échéance, soit réaliser le projet avec la somme réunie soit décider de verser les dons collectés à son budget de fonctionnement général.

Cette dernière option n'est pas une pratique courante du crowdsurfing mais elle est sans doute rendue possible par la confiance que les médias communautaires suscitent auprès de leurs lecteurs. ☉

New new new Rez

L'ouverture est retardée. Le déficit des résidences se creuse.

Augustin Chabrol
Le Délit

Il y a un an, McGill faisait l'acquisition du Courtyard Marriott au 410 Sherbrooke Ouest. Troisième hôtel à être transformé en résidence pour les étudiants de premier cycle, son ouverture était prévue pour septembre 2011, mais les travaux ne seront pas finis à temps et l'arrivée des premiers étudiants a été repoussée d'un an.

Michael Porritt, directeur exécutif des résidences, explique que, suite à «une évaluation complémentaire» du bâtiment, l'envergure des travaux a dû être revue à la hausse. Tout comme cela avait été le cas pour Solin, New Rez et Carrefour Sherbrooke, 410 Sherbrooke connaîtra donc une augmentation du budget de rénovation que nos sources estiment «conséquente».

Sans préciser de chiffres, Michael Porritt estime pour sa part que «410 [Sherbrooke] n'a pas été sous-évaluée de façon significative. Le problème c'est le calendrier. On est passé d'un calendrier serré à un calendrier impossible pour maintenir une ouverture à l'automne 2011.»

Il explique que les erreurs d'estimation étaient dues au fait qu'il aurait fallu «éventrer le bâtiment» pour pouvoir déceler les anomalies qui ont été repérées par la suite.

McGill Residences and Student Housing a également choisi de saisir cette opportunité pour réaliser des travaux qui avaient auparavant été échelonnés sur dix ans.

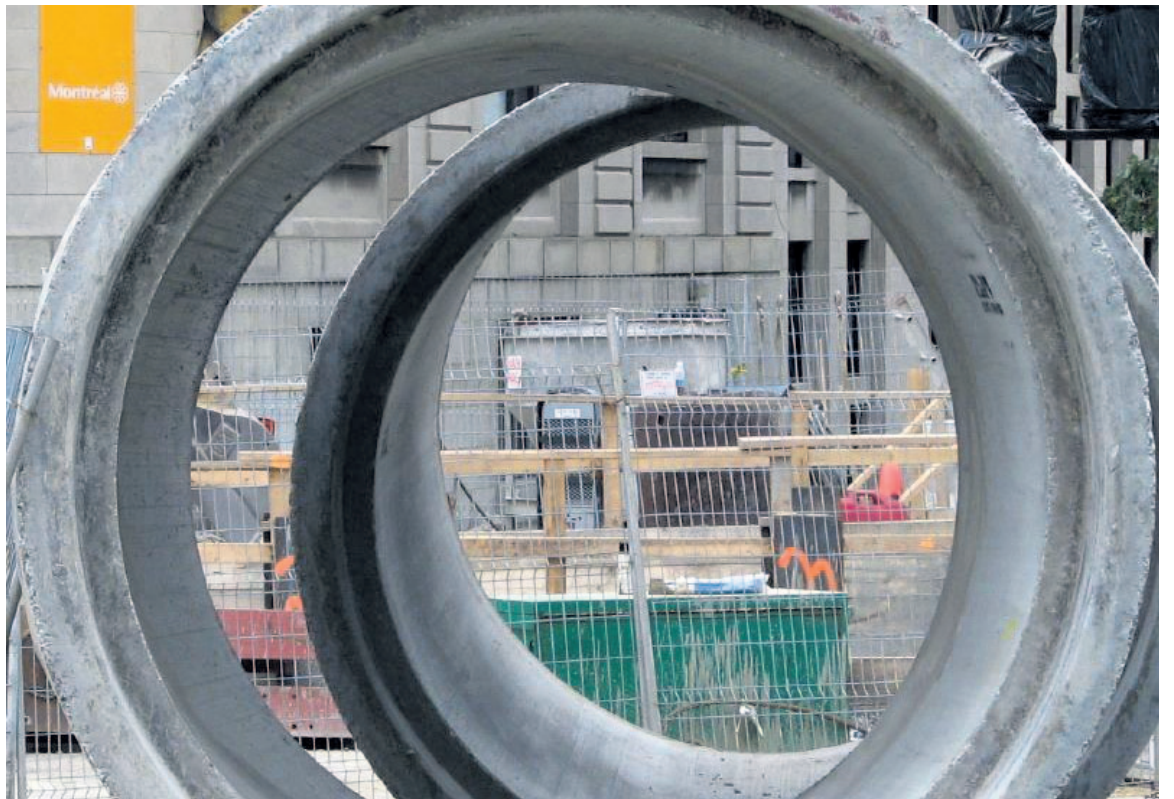
Cette ouverture retardée aura un coût. Probablement plus d'un million de dollars en termes de chiffre d'affaires non réalisé. Une perte qui s'ajoute à la dette abyssale des résidences.

Pour pouvoir compenser, l'administration des résidences est à la recherche de nouvelles sources de revenus.

Michael Porritt indique ainsi qu'un espace de réunion et de conférence sera disponible à la location mais que, pendant l'année scolaire, toutes les chambres seront occupées par des étudiants.

Cette année, la location pendant l'année scolaire de suites à Carrefour Sherbrooke avait entraîné un certain nombre de désagréments pour les étudiants résidant au même étage, notamment le non-respect par les locataires de la législation sur le tabac.

Cette nouvelle résidence vient répondre à un besoin généré par l'augmentation de l'effectif étudiant. Selon les données des inscriptions à McGill, le pourcentage d'étudiants de premier cycle a augmenté de 10% au cours des cinq dernières années et continue de grimper de 2% en moyenne chaque



L'année 2011-2012 réserve une autre pelletée de travaux aux résidents.

flickr.com/photos/urbanmkr/2130062784

année. La réponse du bureau des résidences à McGill est donc de continuer à agrandir sa capacité à accueillir les nouveaux étudiants. «Nous ouvrons une nouvelle résidence pour répondre pleinement à la promesse faite aux étudiants de première année qui veulent vivre en résidence» explique Michael Porritt.

Ria Rombough, directrice adjointe des Service des rési-

dences et du logement des étudiants, surveille la mise en place d'événements et de projets, tels que RezFest et RezProject, qui cherchent à développer un sentiment d'appartenance à une communauté chez les étudiants en résidence. La nouvelle résidence qui sera baptisée Résidence Mosaïque (si le nom est approuvé par l'administration, le Sénat et le Board

of Governors) aura notamment pour particularité une cuisine communautaire, un espace qui se veut propice aux échanges. «Nous espérons, entre autres, organiser des ateliers de cuisine, des heures de repas partagées chaque semaine, et des dialogues à propos de la sécurité alimentaire et du développement durable» détaille Ria Rombough. ☺

POLITIQUE INTERNATIONALE

De la terre pour reconstruire Haïti

Conférences sur la construction durable dans les pays en voie de développement les 23 et 24 mars à l'Université McGill.

Édith Drouin Rousseau
Le Délit

Le conférencier Kevin Rowell, propriétaire de l'entreprise de construction californienne The Natural Builders et directeur de programmes pour Kleiwerks International, a notamment abordé la question de la reconstruction d'Haïti. Son équipe coopère avec la communauté haïtienne afin de rebâtir des logements durables, à partir de matériaux locaux et en respectant l'architecture traditionnelle et l'environnement.

Le travail de reconstruction de Kevin Rowell en Haïti se déploie en de multiples facettes. Celui-ci collabore tout d'abord avec le Fonds mondial pour les monuments dans le but de préserver l'architecture traditionnelle haïtienne. Ils font également

partie d'un programme mis en place par les Nations Unies visant à utiliser des matériaux traditionnels. Des programmes éducatifs en collaboration avec les communautés et professionnels haïtiens seront bientôt mis en place afin d'améliorer les technologies utilisées en construction.

Par des Haïtiens, pour des Haïtiens

Des matériaux durables créés à partir des ressources haïtiennes et par des compagnies haïtiennes, voilà un des objectifs du travail de Kevin Rowell. «Cela crée un système interne plus durable» affirme-t-il. Il souhaite voir les fruits du travail de reconstruction profiter aux Haïtiens. «Le ciment, un des ingrédients les plus utilisés dans la construction moderne en Haïti est entièrement importé» déplore-t-il. Des matériaux haï-

tiens permettraient d'injecter de l'argent dans la communauté et de créer des emplois.

De plus, l'utilisation du béton, malgré ses avantages, est néfaste pour l'environnement. «Dans le contexte environnemental actuel, un matériau devrait certes résister à de multiples intempéries, mais devrait également protéger l'environnement» soutient le directeur de programmes de Kleiwerks international.

Dans cette optique, le bambou est un bon exemple de matériau de construction durable, écologique, qui empêche l'érosion du sol et qui est produit par les Haïtiens. «Il y a plusieurs types de bambous, le pays a un climat très propice à la culture de celui-ci» souligne Kevin Rowell. La culture du bambou fait d'ailleurs partie des possibilités envisagées par le Ministère haïtien de l'Agricul-

ture des Ressources Naturelles et du développement Rural pour la reforestation du pays.

Aussi solide que du béton

Le conférencier certifie que les briques faites à partir de terre ou de tout autre matériau traditionnel sont autant en mesure de résister aux tremblements de terre que celles fabriquées en ciment. «Les méthodes traditionnelles de construction au Japon étaient considérablement résistantes aux tremblements de terre, même il y a des centaines d'années», s'enthousiasme-t-il en faisant référence aux récents tremblements de terre qui ont ravagé la région. Il témoigne d'ailleurs que les bâtiments là-bas, incluant ceux plus traditionnels, ont largement résisté aux tremblements de terre; il avance qu'«un plus grand pourcentage des décès sera pro-

bablement associé à l'inondation plutôt qu'à l'effondrement de bâtiments».

L'Occident, loin d'être exemplaire

Plus proche de nous, en Occident, Kevin Rowell considère que les progrès en matière de construction écologique se sont faits davantage au niveau de la sensibilisation que dans le concret. «Je suis inquiet qu'une fausse impression ait été créée.» Nous sommes encore loin de ce que pourraient être de vrais bâtiments verts. «La dégradation de l'environnement ne fera qu'empirer avec l'augmentation de la population planétaire. Nous ne pouvons pas nous arrêter ici, nous devons continuer à dépasser les limites» rappelait enfin le conférencier et propriétaire de The Natural Builders. ☺

Volonté d'agir sans le souffle

Consultation communautaire sur la hausse des frais de scolarité.

Fanny Devaux
Le Défilé

De nombreux étudiants ont répondu à l'appel du Groupe de recherche d'intérêt public (GRIPQ) de McGill et de la Muslim Students Association (MSA) jeudi dernier et prouvant ainsi qu'ils espèrent encore assurer une accessibilité équitable à l'éducation et qu'ils se battent contre l'injustice.

La table ronde fait partie des Journées de la Justice Sociale 2011, une série d'événements annuels organisée par le GRIPQ et le commissaire de l'équité de l'Association étudiante de l'Université McGill (AÉUM). Aya Salah, étudiante de la Faculté d'éducation en dernière année de son baccalauréat, pense que cette discussion est importante en ce qu'elle sert de moyen de communication avec les élèves. «Cela permet de leur faire comprendre ce qu'on fait pour eux.» Elle rappelle aussi le rôle de la MSA dans le combat contre la

hausse des frais de scolarité.

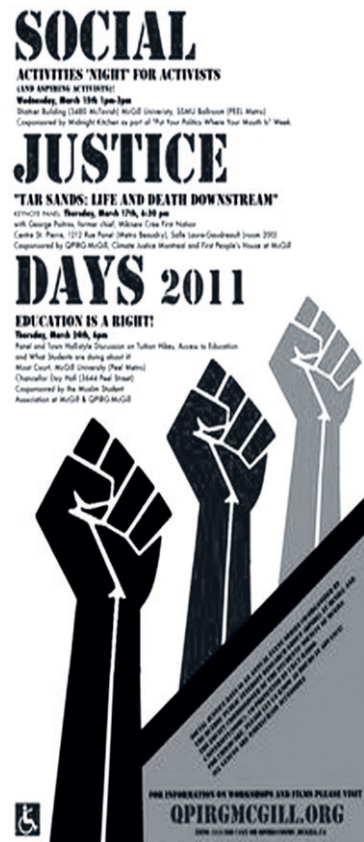
Le GRIPQ a rappelé qu'il se battait pour une meilleure éducation depuis 1980 et que ces journées pour la justice sociale avaient lieu chaque année, et qu'elles réunissaient tous les groupes du campus pour discuter d'événements d'actualité. Des intervenants ont participé à la rencontre avec des anecdotes sur l'implication des étudiants de McGill et sur leurs expériences personnelles.

Max Zidel, récemment diplômé, a toujours été très impliqué dans la politique sociale étudiante. Il raconte tous les acquis des manifestations étudiantes, qui souvent ont l'air vains: le bilinguisme de McGill, la stabilisation des frais de scolarité, l'augmentation des associations, la présence des étudiants dans les conseils d'administration de McGill... Il s'enthousiasme en se rappelant sa première manifestation en 2004 pour laquelle 25 000 étudiants avaient descendu la rue Ste-Catherine pour

manifestier contre les coupures du gouvernement Charest dans l'aide financière.

Nadia Lafrenière, vice-présidente de l'ASSÉ, l'Association pour une Solidarité Syndicale Étudiante, explique que, découvrant «qu'il y a des gens qui font tout pour augmenter les frais de scolarité», ça lui a donné envie de se battre. Elle regrette le temps où les étudiants de McGill étaient impliqués. «Les générations précédentes bougeaient: McGill était la première université en Amérique du Nord à avoir un comité contre l'Apartheid en Afrique du Sud. Depuis cet âge d'or, beaucoup de choses ont changé... malheureusement.» Elle rappelle enfin que l'année prochaine sera cruciale. «Le projet pour l'augmentation des frais de scolarité ne doit pas aboutir sans que nous ayons fait quelque chose.»

Nadia Lafrenière, ses collègues et les étudiants s'interrogent: quel ingrédient secret rendrait McGill actif? ☉



Gracieuseté de GRIPQ McGill

CHRONIQUE

Pour nos quatorze reines

Jean-François Trudelle | Attention, chronique de droite



LE 6 DÉCEMBRE 1989, quatorze femmes sont mortes sous les balles d'un fou qui en voulait au monde entier. Le 24 août 1992, quatre collègues de Valéry Fabrikant furent criblés de balles, et le 13 septembre 2006, Anastasia De Sousa perdit la vie sous le feu de Kimveer Gill. Lors de chaque tuerie scolaire, l'indignation mondiale suivit. Comment rester indifférent au côté sombre de l'être humain lorsqu'il se déchaîne ainsi?

Nous étions tous pour la plupart encore un «projet», ou bien trop jeunes pour savoir ce qui s'est passé à la Polytechnique et à l'Université Concordia. Par contre, lorsque les événements de Dawson sont survenus, nous avons réalisé que nous étions particulièrement affectés parce que nous étions étudiants. Après

tout, l'école devrait être un milieu dédié à l'éducation, où la possibilité d'y mourir d'une agression est nulle.

Qu'avons-nous dit après le choc initial des fusillades? Qu'il fallait être vigilant. Les tireurs laissent des signes derrière eux avant de passer à l'acte. Pour un établissement scolaire, il est impossible de surveiller tous les étudiants et tous les employés. Il faut donc faire appel à la vigilance populaire pour remarquer et dénoncer les comportements louches et les excès inquiétants. Si les messages que Kimveer Gill avait laissés sur Internet avaient été lus avant, Anastasia de Sousa serait peut-être encore en vie.

Récemment, à McGill, des étudiants sont tombés sur les tweets violents et haineux d'un de leurs confrères. Celui-ci avait assisté à la représentation d'*Indoctrinate U*, un documentaire amateur sur le politiquement correct sur les campus universitaires. Le contenu du documentaire portait à controverse, mais n'incitait certainement pas à la menace de mort. Réfléchir ainsi est oublier que certaines personnes ont l'épiderme sensible.

Comment réagiriez-vous si vous lisiez sur un profil Twitter que son auteur aurait voulu apporter un M16 et tirer sur tout le monde dans la salle où il se trouve? Ou qu'il veut désinté-

grer le consortium WASP-Juifs? Ou, finalement, qu'il considère que la race blanche est, a été et sera toujours la plus grande menace pour l'humanité? Vous seriez sûrement alarmé et vous avertiriez la direction pour qu'elle prenne des mesures disciplinaires. En toute logique, si vous étiez le responsable de tels dossiers, vous vous assureriez que l'élève en question subisse des mesures correctionnelles.

«Des menaces de mort ça ne compte pas. McGill semble se jeter dans l'erreur à bras ouvert.»

Toutefois, à McGill, les choses ne fonctionnent pas ainsi. Marc Lépine, Valéry Fabrikant et Kimveer Gill semblent n'avoir jamais existé. Peut-être sont-ils les méchants d'une quelconque bande dessinée. Dix-neuf morts, ce n'est pas assez. Non, des menaces de mort, ça ne compte pas. Ce n'est pas suffisant pour punir le responsable. On dit souvent que nous sommes condamnés à répéter les erreurs du passé. McGill semble se jeter dans l'erreur à bras ouverts.

Peut-être faudra-t-il répéter les noms de Geneviève Bergeron, Hélène Colgan, Nathalie Barbara Daigneault,

Anne-Marie Edward, Maud Haviernick, Barbara Klucznik-Widajewicz, Maryse Laganière, Maryse Leclair, Anne-Marie Lemay, Sonia Pelletier, Michèle Richard, Annie St-Arneault, Annie Turcotte, Michael Hogben, Jaan Saber, Phoivos Ziogas, Matthew Douglas et Anastasia De Sousa pour rappeler à notre chère université qu'on ne rigole pas avec la vie de ses étudiants? Pour lui rappeler que si ces personnes sont mortes, c'est pour qu'on cesse de fermer les yeux et de croire que ça n'arrive qu'aux autres. Elles sont mortes pour que nous portions attention aux autres, pour prévoir quand l'irréparable pourrait être commis.

Pendant trois jours, un étudiant a tenu des propos violents, haineux et racistes en public. Avant qu'une personne de plus ne vienne s'ajouter à l'horrible bilan que les institutions scolaires montréalaises ont à porter sur leurs épaules, les personnes concernées devraient peut-être penser à aller faire un tour à la place du 6-décembre-1989 et se dire que ça ne devait plus jamais arriver.

Un moment de recueillement devant La nef pour quatorze reines recalibrera certainement leur boussole morale, parce qu'en ce moment, celle-ci ne les mène nulle part. ☉

ANNONCE SPÉCIALE

ATTENTION:
Étudiants étrangers

ÊTES-VOUS SUR LE POINT DE GRADUER?

SAISISSEZ L'OCCASION ULTIME POUR DEVENIR RÉSIDANT PERMANENT DU CANADA À TRAVERS LE TOUT NOUVEAU PROGRAMME DE L'EXPÉRIENCE QUÉBÉCOISE.

SANS PLUS TARDEZ
COMPOSEZ LE
514 499-8082

Conseil d'Immigration Canadien
400, rue St-Jacques O., bureau 500,
Montréal, H2Y 1S1
www.immigrationcouncil.com

Petites annonces

Pour placer une annonce :
(514) 398-6790 - ads@dailypublications.org
Fax: (514) 398-8318 En personne: 3480 rue
McTavish, Suite B-26, Montréal QC H3A 1X9

Logement

Résidence étudiante, appartements multi-étages. Chambres équipées de télévision à écran plat, mini-réfrigérateur, four micro-ondes etc. Internet et câble télé fournis. En plein coeur du centre-ville. À partir de 750\$ par mois, bail de 8 mois ou d'un an.
pkhanna@sympatico.ca • 514-531-7731
1226 Bishop.

Chambre à louer à deux pas du métro Laurier. Disponible maintenant, jusqu'au 1er juillet. 300\$/mois, tout inclus. 514-394-0254

Offres d'emploi

ÉCOLE DES MAÎTRES
Cours de service au bar et de service aux tables. Rabais étudiant, service de référence à l'emploi.
514-849-2828
www.EcoleDesMaitres.com
(inscription en ligne possible)

Avez-vous
«un OEIL PARESSEUX»
depuis l'enfance? La recherche de vision de McGill recherche des participants d'étude. Veuillez appeler Dr. Simon Clavagnier au (514) 934-1934, poste 35307 ou contacter mcgillvisionresearch@gmail.com pour de plus amples informations.

Cours

CANADA COLLEGE
www.collegecanada.com
Tous les cours de langues : 7.00\$/heure
Certification TESOL reconnue par TESL Canada.
Préparation pour TOEFL iBT, GMAT, MCAT, TEFAQ, TEF.
Visas étudiants, renouvellement de visas.
(514) 868-6262
info@collegecanada.com
1118 rue Sainte-Catherine Ouest, #404,
Montréal, QC

ANNONCEZ DANS LE DÉLIT!
ads@dailypublications.org • 514-398-6790

Visitez-nous en ligne :
www.delitfrancais.com

L'«homosexualisme», nouvelle tyrannie du XXI^e siècle

La famille d'accueil Johns exclue pour ses opinions discriminatoires envers les homosexuels.

Guillaume Dumas

L'Histoire regorge d'idéologies et d'activismes qui, par un processus de radicalisation, finissent par reproduire stérilement les mêmes agissements que les anciens despotismes qu'ils étaient censés combattre. La Terreur de Robespierre qui suivit la Révolution française, le nationalisme antirusse de l'Estonie post-soviétique; la liste est longue et risque de voir ses rangs dangereusement s'élargir à l'aile extrême du mouvement de lutte pour les droits des homosexuels. Les conséquences pour la fin de la discrimination homosexuelle pourraient s'avérer désastreuses.

Le tout récent cas d'Owen et Eunice Johns au Royaume-Uni en est un indicateur pour le moins éloquent. Le 28 février, le couple de convaincus pen-

tecôtistes, bien que fort d'une grande expérience en tant que parents d'accueil, a en effet été débouté devant la Haute Cour de Nottingham dans leur action contre la mairie de Derby, au centre de l'Angleterre. Cette dernière leur avait refusé le renouvellement de leur agrément de famille d'accueil, pointant du doigt une visite antérieure des services sociaux durant laquelle les Johns ont exprimé leur refus, en raison de leur foi, de transmettre à des enfants d'accueil la conviction que l'homosexualité est acceptable.

Les méthodes des gouvernements estoniens des années 1990 vis-à-vis des Russes installés du temps de la despotisme URSS sont ainsi puérilement recyclées: «Vous nous avez privé de droits égaux de par le passé –socio-économiques et culturels pour les estoniens, à l'adoption

pour les homosexuels– maintenant, eh bien à notre tour de vous priver de ces “mêmes” droits-là –à la citoyenneté pour les Russes d'Estonie, à la garde d'enfants pour les hétérosexuels pieux!» Sans doute le plus révoltant dans cette histoire est que, non seulement les Johns n'ont aucunement commis d'actes de violence ni émis d'incitations à la haine explicites envers les homosexuels, mais aussi et surtout qu'un tribunal, dans un pays démocratique, avec des lois à l'appui (*Equality Act (Sexual Orientation) Regulations*) entérine une telle mesure. Autrement dit, l'État, censé être garant des droits égaux de l'ensemble des citoyens, quelles que soient leurs convictions, tant que celles-ci restent dans la limite de l'acceptable dans une «société libre et démocratique», se soumet au diktat d'un radicalisme

homovirulent. Comme dans une sorte de *zero-sum game*, l'égalité n'avance pas, puisque l'on retire des droits à une catégorie d'individus pour les transmettre à une autre catégorie historiquement malmenée.

Mesures de «discrimination positive» nécessaires au redressement d'une situation d'injustice, vous diront certains... On peut en douter au regard des fruits «pourris» qu'ont porté les politiques de refus de la citoyenneté estonienne aux Russes de l'état balte en question –émeutes à répétition, menaces accrues d'interventionnisme du Kremlin, etc. Aux côtés de cette foire aux éphèbes que peut être la Marche des Fiertés, ce type de «mesures» dont a été victime le couple Johns et qui sont encouragées par un mouvement LGBT radicalisé et lui-même intolérant –Ben Summerskill, de l'associa-

tion Stonewall, a estimé face au cas des Johns que les intérêts de l'enfant devraient passer avant les «préjugés d'un parent»– ne servent en réalité qu'à alimenter l'homophobie. Bien souvent, discours de l'extrême-droite française, le Front National à l'appui, on constate en effet que les actions soutenues par le radicalisme LGBT sont largement utilisées pour justifier un discours au ton intolérant vis-à-vis des homosexuels.

Assisterions-nous donc bel et bien aujourd'hui à une transition d'un mouvement de lutte légitime pour les droits des homosexuels vers un «homosexualisme» destructeur? ☉

Les opinions exprimées dans ce billet n'engagent que leur auteur; elles ne reflètent que les idées de l'auteur et en aucun cas celles du conseil de rédaction.

Étude en cours

Impact social et psychologique des actes violents

Objectif de l'étude

Le but de la présente étude est de mieux comprendre les facteurs liés à l'adaptation des personnes victimes ou témoins d'un acte violent de même que l'efficacité de certaines interventions psychologiques.

Critères de participation

Les personnes que nous recherchons pour participer à cette étude doivent rencontrer les critères suivants :

- Être âgé de 18 ans et plus;
- Avoir été victime ou témoin d'un acte violent (par exemple, voie de fait, violence conjugale, agression sexuelle, vol à main armée, etc.) dans les 30 jours précédents;
- Être en mesure de s'exprimer en français ou en anglais;
- Ne pas souffrir d'un trouble psychotique;
- Ne pas souffrir d'un trouble bipolaire.

Bénéfices reliés à votre participation

- Indemnité compensatoire de 20 à 80\$
- Bénéfices psychologiques possibles
- Amélioration des connaissances scientifiques et des traitements ultérieurs

Isabel Fortin

Coordonnatrice de recherche
Centre d'étude sur le trauma

514 251-4015, poste 3734

lfortin.hhl@sss.gouv.qc.ca

www.hhl.qc.ca/centre-etude-sur-le-trauma.html

Centre de recherche
Fernand-Seguin
de l'Hôpital
Louis-H. Lafontaine
Animés par l'espoir

APPUIER
Université
de Montréal

IRSC CIHR
Institut de recherche
en santé publique
de Québec

UNIPRIX

CHRONIQUE

Justice dans le monde

Avocats sans frontières | Chronique sans frontières



SIGNE DE L'APPROCHE

de la fin de session et, ceci est la dernière «Chronique sans frontières» de l'année. Nous espérons avoir réussi à vous intéresser et à vous sensibiliser aux diverses questions juridiques qui peuplent l'actualité. Ne pleurez pas trop, la chronique devrait être de retour l'an prochain.

Le Guatemala est l'un des trois pays où Avocats sans frontières Canada possède un programme permanent. Bien que le pays soit officiellement en paix depuis 1996, on y constate un taux de quarante-huit homicides pour 100 000 habitants, ce qui le place parmi les pays les plus violents du monde. Malheureusement, les autorités guatémaltèques ne sont pas à même de traduire en justice les auteurs de ces violences, ni de sévir contre ceux qui sont à l'origine de violations massives des droits humains. Souffrez en effet d'apprendre que le taux d'impunité dans certaines villes du Guatemala frôle les 98%.

Dans cette situation où les avocats spécialisés en droits humains voient leur sécurité mise en péril, les groupes les plus vulnérables de la société, dont notamment

les femmes, ont peine à faire valoir leurs droits. À ce sujet, les chiffres officiels avancent que 685 femmes ont été assassinées au Guatemala en 2010. De l'ensemble de ces cas d'homicides, moins de 4% sont suivis de la condamnation de leurs auteurs présumés. C'est que, bien que le gouvernement guatémaltèque légifère dans le but de caractériser les différents crimes violents commis à l'endroit des femmes, les autorités sont incapables de poursuivre les criminels. Il s'agit, selon Amnesty International, des résultats combinés d'un manque de volonté politique et d'un lourd passé en matière d'impunité, legs d'un conflit armé interne qui a officiellement sévi de 1960 à 1996.

Avocats sans frontières Canada tente donc, un pas à la fois, de renforcer l'accès à la justice pour les populations vulnérables, dans le but de réussir à mener en cour les cas emblématiques de violations des droits humains.

La dernière «Chronique sans frontières» serait bien incomplète si elle ne disait mot des conclusions de nos recherches concernant les manières d'engager la responsabilité des multinationales à l'étranger. Souvenez-vous que ces compagnies se trouvent pour ainsi dire au-dessus des lois, étant souvent à la fois beaucoup plus puissantes et influentes que les gouvernements des pays où elles agissent, tout en évoluant dans un flou juridique complet, à cause de leur caractère multinational. Nos équipes de recherche ont identifié trois pistes de solution permettant de s'attaquer à cette épineuse question.

D'abord, la voie juridique au sens propre, permettant par des

lois spéciales à des citoyens de pays étrangers de lancer leur recours contre des multinationales dans un pays occidental, paraît prometteuse, mais elle rencontre en pratique de nombreuses difficultés. Aux États-Unis, où une loi permet en principe de tels recours, ceux qui ont tentés de les exercer se sont heurtés à des procédures longues et complexes, bref, impossibles à maintenir pour la moyenne des victimes de la négligence des multinationales.

Ensuite, la voie de l'autorégulation des entreprises semble elle aussi attrayante, mais se heurte à un mur lorsque la bonne volonté des entreprises se fait moins bonne. Vous comprendrez qu'il arrive parfois que certaines entreprises multinationales se préoccupent moins des codes d'éthique qu'elles mettent sur pied que des profits potentiels à engranger...

Finalement, l'action des ONG, bien que son efficacité soit somme toute limitée, réussit tout de même à arracher quelques victoires en faveur de la justice. Effectivement, si ces organisations n'ont pas réussi à forcer la main aux gouvernements pour qu'ils adoptent des structures juridiques légalement contraignantes et efficaces pour lutter contre l'impunité des multinationales, leurs campagnes de sensibilisation auprès du public ont réussi à modifier les habitudes de ces entreprises en s'attaquant à l'un de leurs talons d'Achille: leur marché.

Les outils de lutte semblent limités, mais tant qu'il n'y aura pas de réel changement dans les mentalités du législateur et des dirigeants d'entreprises, l'engagement citoyen demeurera l'une des seules façons de parvenir à ses fins. ☉

LE CAMPUS, CE

Depuis les années 1970, la lutte contre l'homophobie sur les campus sont-elles ouvertes à tous? Comment se vit l'homosexualité d



**Anabel Cossette Civitella
et Xavier Plamondon**

Le Délit

Pour la majorité des étudiants LGBT (lesbiennes, gays, bi et trans), le combat contre l'homophobie sur le campus s'amorce dès leur arrivée à McGill, et non seulement dès le début des classes. Les résidences de McGill s'avèrent en effet un lieu important pour ces jeunes. «La plupart des étudiants LGBT sortent du placard un mois après le début des cours, par peur d'être identifiés comme le gay de telle ou telle résidence», explique Anthony Lecossois, *don* (l'équivalent de *floor fellow*) à la résidence Douglas Hall. Les résidences se sont ainsi pourvues de politiques afin d'assurer un environnement sécuritaire et confortable pour tous les étudiants. «Notre politique de *Safe Space* a beaucoup aidé. On n'entendra jamais plus, par exemple, des "that's so gay" qui peuvent rendre certaines personnes mal à l'aise. De plus, à chaque début d'année, il y a des ateliers obligatoires pendant lesquels on parle de transsexuels, transgenres et des LGBT en général», poursuit Anthony. «On essaie d'être le plus inclusif possible.»

Leacock

La Faculté des Arts apparaît comme la plus ouverte de l'Université. «[Elle] est souvent stéréotypée et associée aux hippies, car elle est assez progressiste et de gauche», affirme Samuel, étudiant en géographie et en développement international. «Il n'y a pas de jugement social qui plane; je dirais même qu'il y a un certain laisser-faire social dans notre faculté» conclue-t-il.

Néanmoins, il arrive que le contenu des cours soit aliénant pour les étudiants LGBT. «Par exemple, dans certains cours de psychologie, on nous apprend entre autres que les hommes agissent de telle façon et les femmes de telle autre: l'idée que les genres se comportent différemment est enracinée dans le département, confie Ryan Thom, co-président de Queer McGill et étudiant en psychologie. Les conversations sont ainsi cadrées dans un contexte hétéronormé. Puisque les LGBT ne font pas partie intégrante de ces catégories, on se sent souvent comme des personnes déviantes.»

Parker Villalpando, co-président de Queer McGill, renchérit: «Je suis en histoire et sciences politique, et j'ai eu la chance de faire des cours de langue. Un exercice consistait à décrire notre copine. Inutile de dire que je ne me sentais pas très à l'aise. Lorsque j'ai utilisé le mot pour petit-copain, la professeure m'a corrigé, et j'ai alors dû expliquer que j'étais gay!» Un effort pour rendre le contenu des cours plus inclusif devra donc être soutenu afin d'améliorer la situation dans la faculté.

Chancellor Day

«En droit, l'homosexualité est vraiment bien acceptée», affirme avec assurance Étienne, un étudiant de première année. «Nous sommes beaucoup d'homosexuels, autant professeurs qu'étudiants». Malgré l'image que projette la faculté –conservatrice et stricte– la différence, tant pour l'orientation

sexuelle, l'ethnie ou les idéologies a tout à fait sa place dans la faculté.

D'ailleurs, le professeur de droit constitutionnel et de la famille, Robert Lecky, se présente comme un fervent défenseur de toutes les races et orientations. Marié à un danseur professionnel, fervent défenseur des droits des gays et lesbiennes, il affiche son homosexualité avec fierté dans son plan de cours. «Cet homme est mon idole, mon héros, car il se présente comme un exemple: il prouve que l'homosexualité n'est pas un handicap à la réussite», ajoute Étienne.

Si tout le monde est très ouvert à l'université, qu'en est-il dans les grosses firmes d'avocats? En droit, il y a la *Queer Theory*, une analyse critique du droit fondée sur la critique des notions de genre, de féminisme, de différentialisme, et de déterminisme. La *Queer Theory* sert à régler des cas qui deviennent de plus en plus courants. Par exemple, pendant

«Être homophobe est davantage mal vu qu'être homosexuel.»

longtemps, en droit, un adultère ne pouvait être prouvé qu'avec une pénétration vaginale. Selon la définition classique, une personne ne peut demander le divorce s'il n'y a pas de pénétration vaginale, mais, dans le cas d'un couple d'hommes mariés, il n'y aurait jamais de divorce! C'est dans ce genre de cas qu'il faut révolutionner la théorie et c'est pour ça que des hommes comme Robert Lecky se battent. Ainsi, oui, les homosexuels, en 2011, trouvent leur place sur les bancs de la faculté de droit.

De plus, Étienne compare les différentes facultés de McGill et d'ailleurs, et ne croit pas que l'acceptation soit un problème pour quiconque: «À la Polytechnique, par exemple, c'est un milieu masculin probablement moins compréhensif. En droit, les gens aiment argumenter, ils cherchent à comprendre; mais même à la Polytechnique, je ne crois pas que je serais persécuté, ajoute-t-il en riant. Je crois que c'est plus une question d'affinités. J'aurais plus de difficulté à me faire des amis parce qu'on aurait moins de points en commun.»

MacDonald

«S'il fallait faire un classement des facultés en terme de *gay-friendliness*, celle de génie serait sûrement la pire!», affirme sans détour Olivier, étudiant de troisième année en génie mécanique. «Personnellement, je ne suis pas à l'aise de me publiciser comme ça, mais c'est juste moi. Ma sexualité fait partie de ma vie personnelle, et je veux garder ça comme ça.» Ainsi, il lui est important de distinguer vie personnelle et vie académique: «Mes amis proches le savent, mais ma relation avec mes amis à l'école est sur une base différente. On ne va pas vraiment parler de *chums* ou de copines, par exemple». Olivier est convaincu qu'il existe une peur rationnelle dans la faculté. «C'est vrai que l'environnement est très masculin et macho. Ainsi, les gays préfèrent ne pas s'afficher. Vu qu'ils vont passer quatre années dans le même programme, ils ne veulent pas se mettre dans une situation où les autres pourraient les juger et les regarder de travers. C'est pour cela que

GRAND VILLAGE

Les universitaires ont fait un bon bout de chemin. Les gates de McGill dans les différentes facultés de l'université? *Le Délit* enquête.

«Le peu de gays qu'il y a dans la faculté sont presque tous au placard».

Desautels

Une autre faculté qui dégage une image conventionnelle est sans conteste celle de gestion. «Il existe cette mentalité qui oblige les hommes à être masculins, à avoir de la «pogne», explique Guillaume, étudiant en finance et comptabilité. N'empêche que les différentes disciplines ont chacune leur degré de tolérance envers les LGBT: «Il est vrai que l'homosexualité est plus acceptée en marketing qu'en finance. On imagine mieux un gay travailler chez L'Oréal et Dior que chez Goldman Sachs!»

De nombreux stéréotypes persistent au sein de la faculté de gestion: «Les gens pensent qu'il est impossible d'être dans le business et d'être homosexuel, que ça pourrait les empêcher d'avoir des promotions par exemple» avance Guillaume. Ces idées préconçues ont toutefois, en quelque sorte, influencé son choix d'études. «Mes ambitions scolaires sont très professionnelles. Pour moi, ça a été une revanche pour montrer que des homosexuels peuvent réussir dans tous les domaines» indique-t-il. Car, s'il n'est pas rare de voir des homosexuels réussir dans le domaine de la coiffure, on ne peut pas déclarer la même chose pour les disciplines qui touchent le droit, la médecine, ou la finance.

À Desautels, la proportion d'étudiants de sexe féminin est plus élevée que celle de sexe masculin. Alors que plusieurs croient qu'un ratio plus élevé de filles dans une faculté rend l'acceptation de l'homosexualité plus facile, Guillaume n'est pas du même avis. «Est-ce que l'homophobie ne vient pas plus des femmes que des garçons?» demande-t-il. «Il y a beaucoup d'homophobie des femmes envers les hommes, comme si ça les dérangeait que les hommes homosexuels ne soient pas dans leur position naturelle».

«Les conversations sont ainsi cadrées dans un contexte hétérosexuel. Puisque les LGTB ne font pas partie intégrante de ces catégories, on se sent souvent comme des personnes déviantes.»

McIntyre

«À la base, le préjugé que les gens portent sur la faculté de médecine est que la plupart des gars sont gays!», affirme Alexandre, étudiant en *pre-med*. «Même si c'est exagéré, notre cohorte de quatre-vingt étudiants comprend quand même quatre gars et une fille homosexuels.» En plus de la composition du corps étudiant, Alexandre croit que la profession, avec ses entrevues et ses batteries de tests, est toujours à la recherche de candidats ouverts d'esprit car ils seront sans doute plus tard confrontés à des situations nécessitant tact et tolérance. Il avance même qu'être homophobe est davantage mal vu qu'être homosexuel. Un tel environnement au sein de la faculté l'a donc encouragé à s'afficher: «Au-delà du milieu social très ouvert, j'ai l'impression que ma décision de m'affirmer était aussi liée au fait que je voulais simplement être honnête avec les autres afin de ne pas créer un malaise plus tard».

La présence d'étudiants LGBT en médecine peut être expliquée par le fait que «plusieurs de ces gens ont été exclus dans leur jeunesse, et ils ont ainsi le désir de travailler plus fort afin de montrer aux autres qu'ils ont la force et le courage de réussir dans la vie», suggère Alexandre. Toutefois, un élément tracasse l'étudiant en médecine. «J'ai l'impression que les LGBT prennent beaucoup trop de choses qui leur sont offertes pour acquis et s'assoient dessus. J'ai entendu beaucoup de commentaires de la part d'homosexuels à propos de diverses communautés; mais étant nous-mêmes une minorité, je trouve cela inacceptable» déplore-il.

En construction

Le portrait de la situation est largement positif, mais il y a toujours de la place pour l'amélioration. Parker Villalpando affirme qu'il y aura toujours des bulles homophobes à McGill: «Par exemple, il y a quelque temps, Conservative McGill a organisé une conférence donnée par la journaliste Barbara Kay dont le discours était hautement sexiste et homophobe qui s'est avéré offensif à l'endroit de plusieurs groupes d'étudiants. Même si la distinction entre liberté d'expression et opinion personnelle est vague, de tels commentaires inacceptables rendent l'environnement dans lequel les étudiants LGBT vivent beaucoup moins sécuritaire.»

Ryan Thom, quant à lui, dénonce «le système actuel qui privilégie les hétérosexuels. La majorité l'emporte, sans considérer les minorités». Un sujet dont on entend parler davantage est celui des toilettes mixtes. «En tant qu'homosexuel, ça me gêne d'aller dans la toilettes des hommes, c'est une question de pudeur» affirme un étudiant gay qui préfère garder l'anonymat. «Le même problème se pose avec les transgenres et les transsexuels» poursuit Ryan. «Ces derniers sont arrêtés par la sécurité à cause de leur identité. Installer des toilettes unisexes [NDLR: ou des toilettes uniques] serait un changement tangible qui peut être instauré relativement facilement.»

Un autre problème pointé du doigt par certains étudiants LGBT à McGill est le manque de sensibilisation. «Ce qui m'enrage le plus, c'est quand les gens ne savent pas ce que signifie LGBT. En général, ils ne sont pas assez éduqués» s'indigne Guillaume. Pour remédier à la situation, il a fondé, avec d'autres étudiants, le groupe OUTlook on Business. Alors que des regroupements d'étudiants LGBT existent déjà dans quelques facultés de McGill, dont celle de génie, OUTlook on Business a une visée pragmatique afin de faire valoir la voix des étudiants LGBT devant des recruteurs. «Ce qui est notable avec notre groupe, c'est qu'il s'adresse aussi aux hétéros, car ceux-ci doivent connaître la diversité de leurs employés» précise Guillaume.

Récemment, des panneaux «Safe Space» ont été posés dans le bâtiment de l'AÉUM afin de rendre les enjeux LGBT plus visibles sur le campus. «Ces panneaux enlèvent un poids de nos épaules car nous devons nous battre contre des préjugés au jour le jour» confie Samuel. Néanmoins, beaucoup doutent que l'ouverture d'esprit puisse être encouragée par de simples carrés de plastique. Une lutte contre les préjugés et la discrimination qui perdure, malgré des belles avancées. ☹



Hannah Palmer





CHRONIQUE

La Cambodge, cette péripatéticienne¹

Christophe Jasmin | Chronique gastronomique



LE CAMBODGE N'A ACCOMPLI qu'une seule chose de toute son histoire: la construction de la cité d'Angkor. C'est du moins l'impression que l'on a en arrivant dans le pays. Les ruines de l'ancien empire, datant d'il y a plusieurs centaines d'années, sont partout: sur le drapeau, la monnaie, la bière, les paquets de cigarettes... Côté bouffe, c'est un peu la même chose. À première vue, la cuisine du pays semble se limiter à un plat: le *amoc*. Un délicieux plat de poisson blanc cuit dans une feuille de banane avec de la noix de coco et de la citronnelle. Ça, et le *prahoc*, beaucoup moins ragoûtant: une pâte de poisson fermenté que les Cambodgiens mettent un peu partout.

Visiter le Cambodge se résume donc à voir Angkor Wat et à manger du *amoc*? Bien sûr que non, mais, malheureusement, ce qui semble s'offrir à vous se limite bien souvent à ça... et à tout ce que le touriste moyen veut bien manger ou faire. Or, le touriste moyen est rarement en quête d'authenticité culturelle. Essayez, pour voir, de marcher dans les rues de Phnom Penh ou de Siem Reap après 23h sans vous faire interpellé par un habitant du coin: «*Weed? Massage?*».

Ainsi, pour qu'un Allemand en fin de cinquantaine puisse se taper une petite Cambodgienne en la trouvant plus facilement qu'en Thaïlande, on va mettre des filles sur les trottoirs et ouvrir des salons de «*karaoke massage*». Pour que des Thaïs puissent parier leur chèque de paie –ils ne peuvent le faire chez eux, car c'est interdit–, on va ouvrir des casinos à la frontière, même si c'est contraire à l'éthique bouddhiste de la majorité des Cambodgiens. Et pour que de jeunes Américains puissent manger des pizzas au pot, on va ouvrir des restos de «*happy pizzas*» en appelant ça de la cuisine khmer traditionnelle (cela malgré l'interdiction officielle de consommer toute drogue).

Bref, vous avez compris, les Cambodgiens sont forts en prostitution. Pas seulement celle qui implique les corps de leurs jeunes, mais aussi celle de leurs valeurs, et même de leur identité. Même les Thaïlandais, «pas pire» dans ce domaine-là, ont appris à faire ça avec plus de discrétion.

Voyez-vous, depuis la chute de l'empire d'Angkor, le peuple cambodgien a été gouverné successivement par trois types de dirigeants: des faibles, des Français et des fous. Les faibles, c'est une succession de rois qui, après ladite chute, ont dû chercher la protection de leurs voisins thaïlandais et vietnamiens, bien souvent payée au prix fort. Les Français, ce sont évidemment les colons qui ont régné en maîtres sur cette partie de l'Indochine de 1864 à 1953. Les fous, ce sont les Khmers rouges qui, de 1975 à 1979, ont vidé les villes de leurs populations, réduit tout un peuple à l'esclavage, abattu les intellectuels et exterminé tous ceux que l'on suspectait de trahison. À côté de ça, la Révolution culturelle du camarade Mao, c'était presque des vacances.

Après ça, allez blâmer tous ceux qui peuvent enfin gagner un peu d'argent en servant des pizzas au pot ou de la fausse bouffe

thaïe (j'ai mangé un pad thaï dont la sauce était faite à base de ketchup), au lieu de la cuisine traditionnelle de leur famille, dont la moitié a d'ailleurs été décimée.

Voilà un peu quel était mon état d'esprit après dix jours dans ce pays. Je commençais à croire que tout ce qui valait le détour, c'était Angkor. Pire encore, je commençais presque à admettre que le seul côté authentique que j'allais pouvoir expérimenter dans ce pays, mis à part les quelques vrais plats khmers que j'avais dénichés par-ci par-là, c'était sa putain de dure réalité. Et puis, je suis parti vers de plus petites villes, sur la côte sud du pays, là où mon *Lonely Planet* m'avertissait qu'il n'y avait rien à faire. Eh bien, pendant quatre jours, j'ai rien fait. Rien de plus que marcher, lire, boire et manger. Et ce fut le bonheur, à la cambodgienne.

À Kep d'abord, reconnue par les habitants du coin pour son marché aux crabes, où j'ai passé toute une journée à lire dans un hamac, à dormir et à manger de ces délicieux crustacés fraîchement pêchés, le tout avec la mer en toile de fond. Puis à Kampot, petite ville traversée d'une rivière et entourée de plantations de poivre, où j'ai mangé pendant trois jours dans les mêmes bouis-

bouis du même petit tronçon de rue. Trois jours à manger la même chose à chaque repas. Un plat de riz frit au bœuf recouvert d'un œuf miroir le matin. Un bol de nouilles au porc frit le midi. Enfin, une multitude de currys de poisson, de poulet ou de légumes, tous à base de noix de coco. Trois jours à être le seul occidental au milieu de Cambodgiens un peu intrigués. Mon dernier soir, justement, alors que je me levais de ma petite table en plastique pour payer et partir, un homme que j'avais deviné être le propriétaire du restaurant s'est approché de moi et m'a demandé discrètement: «*You want weed? Massage?*»

Voilà pourquoi, malgré une réconciliation tardive avec le pays, le Cambodge reste pour moi une péripatéticienne. Pute, je n'oserais pas. Ils ont bâti Angkor Wat, quand même. ☹

Bonne fin de session et bonne chance pour vos examens. Pour ceux qui voudraient suivre la suite de mes aventures en Asie du Sud-Est: <http://christophe-ase.blogspot.com>

¹Du grec ancien *péripatétikos* («qui aime se promener en discutant»), le terme désigne communément les prostituées, qui «se promènent» beaucoup.



LA CITÉ D'ANGKOR

Photos: Christophe Jasmin

VOTRE DÉLIT RECRUTE!

Nous sommes à la recherche d'un:

1. Coordonnateur visuel
2. Coordonnateur web
3. Infographiste
4. Webmestre

«Vas-y, fais le pour toi!»

- un message du seul journal
francophone à McGill depuis 1977 -

elections@delitfrancais.com



Harricana: glamour écologique

Le recyclage de la fourrure fait fureur.

Allyson Déchaux
Le Délit

Alors que Donna Karan, créatrice de la marque DKNY, présente sa toute nouvelle collection composée de sacs, de manteaux et de chapeaux en peau de lapin, une compagnie québécoise nous permet de garder espoir sur le futur des animaux.

Ainsi, la compagnie Harricana, fondée en 1993 par Mariouche, a pour slogan «L'art de recycler des matières nobles». La créatrice, Mariouche Gagné, née en 1971 dans le village amérindien de Wendake, près de Québec, a découvert la mode dès l'adolescence. Elle a remporté de nombreux prix et bourses, dont le grand prix du concours *Jeunes Créateurs de mode* à Paris qui lui a permis de faire un stage au Printemps Haussman dans la même ville. Elle a étudié la mode dans de nombreuses écoles, telles la Domus Academy de Milan, ainsi que la Saga Furs of Scandinavia. C'est en 1993 que le recyclage de fourrure lui vient en tête, alors qu'elle utilise un vieux manteau de sa mère pour terminer la création qu'elle présentait à un concours parrainé par le Conseil canadien de la fourrure (où elle a remporté le deuxième prix).

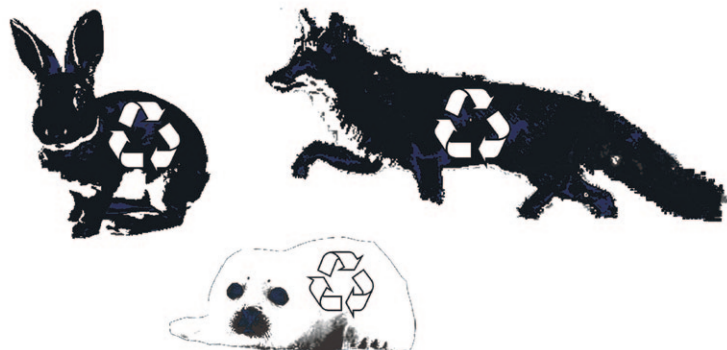
Harricana signifie «long chemin» en algonquin. Il s'agit en réalité d'un fleuve, long de plus de 500 km, qui se jette dans la baie James au nord-est de l'Ontario. C'est aux abords de cette rivière que les premières traites de fourrures, à l'époque de la Nouvelle-France, eurent lieu. Un nom bien

approprié donc pour cette entreprise. En 2000, les exportations de la compagnie se sont étendues à dix-huit pays dans diverses régions du monde. Depuis 1994, plus de 50 000 manteaux ont été créés grâce au recyclage, ce qui équivaut approximativement à 400 tonnes métriques de fourrures. Ainsi, entre 1993 et 2008, Harricana a pu épargner la vie de plus de 60 000 animaux, tout en perpétuant cette mode des «matériaux nobles».

Cette compagnie montréalaise confectionne également ses morceaux avec des matières locales; 90% des fourrures viennent du territoire québécois, et parmi celles que l'on retrouve le plus souvent, il y a, entre autres, l'hermine, le renard, le castor, la marmotte et le lapin. En plus des services déjà offerts, Harricana effectue également la transformation de morceaux sur mesure et redonne un coup de jeunesse aux vêtements et accessoires démodés. Il ne faut pas oublier de mentionner que la compagnie confectionne également des robes de mariées.

Bien que les mauvais traitements infligés aux animaux à travers le monde risquent de perdurer encore longtemps, cette compagnie bien de chez nous a su ne pas l'aggraver. De cette manière, Harricana éveille le sens du recyclage et étend ses avantages dans la mode, un milieu où, d'ordinaire, seuls les requins survivent... ☺

Informations et points de vente:
www.harricana.qc.ca



Raphaël Thézé

DANSE: 4quART

Danse contemporaine et sentiments

Nicolas Ruel

Valérie Mathis
Le Délit

C'est après la première porte à gauche du Monument-National, dans l'espace qui abrite tous les événements médiatiques dans une ambiance de bar branché, que le spectacle 4quART commence. Au fond de la salle, au sein des discussions, entre des cliquetis de verre et une musique d'ambiance, quatre personnes, vêtues de pulls de couleur différente, se prennent en photo, et, à pas d'automates, se fraient un chemin parmi les spectateurs, initiant la marche vers une seconde salle.

C'est alors que sont prononcés les mots: «gaver», «batter», «malaxer», «flamber», «embrocher». Ils sont lancés dans l'air, à partir du sol qui sert de scène, et parviennent aux spectateurs, perchés à l'étage plus haut. Ils prennent la forme de la salle et reviennent vers les danseurs, qui les adoptent avec leurs mouvements, les vivent, essaient tant bien que mal de leur donner un sens.

Le dialogue est très bref: petit à petit, les mots disparaissent et se transforment en soupirs, en collisions entre les corps, en états de transe. Des caméras suivent le dialogue, lequel est projeté sur

des panneaux blancs qui bougent, qui jouent avec les ombres, qui se plient et se déplient, jusqu'à emprisonner les acteurs.

Au milieu de tout cela, il y a les arachides. Elles parsèment le sol, se retrouvent dans les cheveux, sont brisées, lancées au public, manipulées soigneusement. Elles craquent sous les pas assurés, sous les dents des spectateurs gourmands et traversent plusieurs écrans télé. C'est en marchant parmi ces arachides à la présence énigmatique, en se faisant bousculer accidentellement par les chorégraphes, que le spectateur se joint aux artistes dans leur dégustation silencieuse.

C'est un retour à la primauté du corps, de ses besoins et de ses mouvements, la volonté de sentir ce que l'on nomme, d'extrapoler sur ce qui est simple et de ne se tenir qu'à ce que l'on voit. Dans l'air froid et sombre, le mystère prend place, si bien que le dialogue n'est plus avec la foule, mais avec l'individu qui, se déplaçant dans la salle, montant et descendant les étages, recevant parfois des arachides dans les cheveux, n'observe plus le spectacle mais en fait partie intégrante.

Entre fous rires et interactions charnelles, entre monologues incompréhensibles et batailles devant la caméra, la danse

fait usage du corps pour témoigner du présent, et s'insère avec confiance, seule et triomphante. Le dialogue ne suffit pas, semble-t-elle nous dire: il faut tanguer, laisser aller les mouvements, sentir les mots, danser avec son cœur et oublier le reste. La rationalité, le bon sens, l'inhibition sont jetés par la fenêtre, rappelant étrangement l'expression: «It's peanuts!» ☹

4quART

Où: Monument-National
1182 boulevard Saint-Laurent
Quand: jusqu'au 2 avril
Combien: 26\$

THÉÂTRE: *Instructions to Any Future Socialist Government Wishing to Abolish Christmas*

Tragédie grecque sur fond de crise économique

Katia Habra
Le Délit

Le spectateur ressort de la pièce *Instructions to Any Future Socialist Government Wishing to Abolish Christmas* avec un sentiment de profond malaise, l'impression étrange d'avoir assisté à une conversation intime entre deux individus désespérés devant la catastrophe économique et personnelle auxquelles ils font face.

La pièce s'ouvre sur la scène d'un magnat de la finance new-yorkais détruisant avec fougue son ordinateur Macintosh à l'aide d'une batte de baseball, à l'aube du 15 septembre 2008, soit quelques heures avant que la banque américaine Lehman Brothers annonce sa faillite. Jason, homme d'affaires vorace et caricatural dans son agressivité, son égoïsme et son avarice, peine à comprendre l'éminente crise économique qui le guette, persuadé qu'elle mènera son entreprise vers le gouffre. Entre alors Cass, sa jeune analyste financière, un génie mathématique surdoué pour qui toute interaction sociale provoque une

angoisse, puisqu'elle est non quantifiable. On devient alors témoin d'une discussion asymétrique entre les deux protagonistes: alors que l'un tente de trouver sans succès une solution à la crise qui l'attend, l'autre semble vouloir exprimer quelque chose sans en parler explicitement, en faisant sans cesse allusion à un certain «épisode» qui a eu lieu des mois auparavant. Cass multiplie les métaphores, les monologues, les explications mathématiques et les anecdotes familiales sur Noël dans le but d'exaspérer Jason qui n'a guère le temps de se consacrer à ces balivernes, le tout selon la méthode apprise en thérapie, une thérapie qu'elle suit pour guérir ses déficiences sociales. Le récit se transforme peu à peu en tragédie grecque, sous l'œil dérouter du spectateur qui n'a rien vu venir.

La plume impressionnante de Michael Mackenzie dépeint avec justesse le monde des affaires. Le dramaturge a vraisemblablement bien mené ses recherches, puisqu'un vocabulaire mathématique et corporatif, incompréhensible aux non-initiés, est exploité.



©lucetg.com

Toutefois, malgré les incompréhensions passagères, le jeu juste, émouvant et ardu des acteurs, Ted Dykstra (Jason) et Gemma James-Smith (Cass), aide à déchiffrer le scénario et à ressentir l'angoisse capitaliste. La mise en scène sobre de Chris Abraham permet de se concentrer sur le propos sans excès de didascalies, et ce, dans un décor de bureau approprié conçu par James Lavoie.

Instructions to Any Future Socialist Government Wishing to Abolish Christmas, dont le titre interminable est expliqué avec brio par Cass, surprend et touche par sa vérité et sa lucidité. Malgré sa brièveté et la précision de son vocabulaire, la pièce illustre la fragilité de la bulle financière et la complexité de ses déboires. Présentée en grande première au Théâtre Centaur de

Montréal, elle risque de connaître un succès qui la mènera en tournée à travers le pays, à l'image des œuvres précédentes de Mackenzie. ☹

Instructions to Any Future Socialist Government Wishing to Abolish Christmas

Où: Théâtre Centaur
453 Saint-François-Xavier
Quand: jusqu'au 3 avril
Combien: 34,50\$

Ronfard revu et corrigé

Le Nouveau Théâtre Expérimental s'inspire de Jean-Pierre Ronfard pour revitaliser le théâtre contemporain.



ENTREVUE

Daniel Brière

Co-auteur et co-metteur en scène de *Ronfard nu devant son miroir* et co-directeur artistique du NTE

Le Délit (LD): Quelle était votre relation avec Jean-Pierre Ronfard et son œuvre?

Daniel Brière (DB): Pour Évelyne et moi, c'était un homme important, car il a été notre premier employeur. Celui qui nous a donné notre première chance, qui nous a fait confiance, avec qui on a développé notre assurance d'acteur, pour se dire enfin «Ah! Ben tiens, j'ai ma place». C'était aussi une rencontre importante parce que j'ai fait la découverte d'une autre façon de penser et de voir le théâtre. Au Conservatoire [d'art dramatique de Montréal], on apprend les bases, Stanislavski entre autres, comment jouer, le rapport avec le public. Avec Jean-Pierre, c'était l'expérimentation. J'ai pu travailler auprès de Jean-Pierre un an avant son décès, et il m'a demandé de reprendre la codirection artistique du NTE. Évelyne, qui n'est pas allée à l'école de théâtre au Québec, qui a étudié en France, elle n'avait aucun réseau en arrivant. Puis, Jean-Pierre s'est intéressé à son théâtre. L'homme nous a marqué par ses œuvres, bien qu'elles ne soient pas devenues des classiques; c'était un personnage, un mentor. Il a été un grand intellectuel, il était très curieux, intéressé et pas du tout prétentieux.

LD: Le titre *Ronfard nu devant son miroir* fait allusion au tableau de Kirchner. Pouvez-vous expliquer davantage le titre par rapport à la pièce?

DB: Évelyne et moi aimions cette façon de nommer les tableaux: de tout dire de ce qui est là, de ce qui est peint, «Jeune fille couchée sur l'herbe devant...» Nous aimions aussi cette idée du miroir, Ronfard face à lui-

même, à son reflet, son image multipliée. Essayer de nommer cet homme innommable en évoquant ses multiples facettes. Le miroir, c'est ce qu'on ne voit pas, c'est la réflexion du sujet, voir donc ce qui n'est pas visible, trouver ce qui n'est pas visible.

LD: Dans la pièce, on peut lire la phrase «La caméra est au théâtre contemporain ce que le tutu est au ballet classique» projetée sur le mur. Comment définiriez-vous le théâtre contemporain?

DB: C'est une phrase inspirée de Jean-Pierre. Il détestait la fumée, la boucane, qu'on utilisait au théâtre et il avait lancé cette phrase, «La fumée est au théâtre contemporain...». Aujourd'hui, c'est la caméra qui est un cliché; les acteurs qui parlent à la caméra, suivis par la caméra... Nous avons repris cette phrase et nous l'avons adaptée pour parler d'image, de présence et, bien sûr, c'est un clin d'œil à Jean-Pierre.

Le théâtre contemporain, c'est la provocation, le *in-your-face theater*, les spectateurs qui se font engueuler, la sexualité sur scène, des scènes très crues, de la cruauté, du sang. Le théâtre contemporain n'a-t-il pas créé ses propres clichés? Le choc est presque attendu.

Les Allemands sont revenus de ça. Une femme me disait, «Vous savez, on a vu des acteurs se sodomiser sur scène, c'est ennuyant.» Ils vont monter des classiques, mais en changeant les fins, le texte. Les metteurs se permettent beaucoup de choses. C'est une liberté au niveau du sens, sur le texte. *Oedipe à Colone*, le seul passage de Jean-Pierre qu'on a intégré, évoque cette idée. Jean-Pierre refusait la finale, il disait que la mort vo-

lontaire est une chose épouvantable. C'était de la provocation à son époque.

LD: Vous parlez beaucoup de liberté. Quelle est-elle? Et la liberté artistique?

DB: C'est déjà à plusieurs niveaux. Il faut se libérer soi-même, se libérer de tout ce qu'on a appris, comme acteur, metteur en scène. On sait jouer, on connaît le rapport au public, c'est intégré depuis des années; il faut se départir de tout ce qui est là à la base, repartir de la page blanche, aller à des zones plus inconfortables, formater des spectacles. L'industrie culturelle nous donne des modèles de réussite, Wajdi Mouawad, Robert Lepage, le Cirque du soleil. Ce sont des camarades, mais ces modèles briment aussi la liberté, car on nous dit, le succès, la réussite, c'est ça. Notre recherche en tant qu'artistes, c'est chercher de nouvelles formes, ne pas rester dans le moule, dans le carcan, se libérer de notre propre conception, d'un point de vue de la société, du subventionneur, des politiciens qui vont voir ce qu'on fait. Enfin, on aime bien travailler avec des contraintes, ce qui est un peu paradoxal, on va élaborer une dramaturgie particulière, un cadre particulier. On ne veut pas ennuyer les spectateurs, mais on ne veut pas leur donner ce à quoi ils s'attendent. ☉

Propos recueillis par Mai Anh Tran-Ho.

Ronfard nu devant son miroir

Où: Espace Libre
1945 rue Fullum

Quand: jusqu'au 30 avril
Combien: 22\$

Mai Anh Tran-Ho

Le Délit

Une «fantasmagorie paranoïaque et poétique». À ces mots, on peut hésiter à vouloir assister à la représentation de cette pièce contemporaine qui semble vouloir vider notre langage et notre langue de son sens pour exposer le vide de nos vies modernes. Pourtant, le Nouveau Théâtre Expérimental (NTE) n'expose pas le vide de l'existence humaine, mais les infinies possibilités qui s'offrent à elle et une liberté inextinguible.

En 1974, Jean-Pierre Ronfard a cofondé le NTE, autrefois appelé le Théâtre expérimental de Montréal. Il voulait un théâtre qui renouvelle ses formes d'expression tout en traitant de vieux sujets. En 2003, moins d'un an avant son décès, il laisse un message vocal à Marthe Boulianne, co-directrice du NTE. Ses mots revendiquaient une liberté toujours chancelante, lançaient un appel à un instinct et à une inspiration étouffés, et rappelaient la fuite du temps. L'urgence de faire bouger les choses, de provoquer, était au fondement de la dramaturgie de Ronfard. Un cadre que s'est approprié le théâtre contemporain, jusqu'à le rendre insipide; la provocation est à la fois moteur et rupture dans la pièce de Daniel Brière et Évelyne de la Chenelière.

La pièce *Ronfard nu devant son miroir* est construite de divers tableaux proposant une pluralité de lectures du message du défunt, ainsi que des facettes du théâtre et du monde culturel contemporains. Le premier tableau est un prologue qui explique brillamment la démarche à suivre. Lorsque Jean-Pierre était enfant, sa mère aurait pointé son reflet dans le miroir en le désignant comme lui-même, et non comme son image. Toute sa vie, Jean-Pierre cherche donc dans ses œuvres les diverses représentations de lui-même. On fait exploser le message pour explorer la contre-culture, pour réfléchir sur les mots utilisés dans les slo-

gans politiques et les manifestes («par votre faute, nous sommes sans vertus et sans mots pour le dire»). Mais Ronfard aimait également la vie, et on explore alors l'amour et les délices gastronomiques de la bourgeoisie qui sert mal l'ambition révolutionnaire. On soulève aussi la culpabilité face à la colonisation, ainsi qu'à la transmission des valeurs, et aussi à la transmission en général.

Pour servir cette réflexion dense, Daniel Brière et Évelyne de la Chenelière ont opté pour une mise en scène minimaliste et porté une attention particulière à la gestuelle et à la langue. La scène au sol est dénudée côté jardin et occupée par une sorte de tente familiale du côté opposé. À l'intérieur, une table de ping-pong surmontée d'un immense magnétophone qui joue à de multiples reprises le message laissé par l'homme de théâtre, et une caméra qui épie les acteurs, et à laquelle ceux-ci s'adressent par instances, comme si seul l'interlocuteur pouvait concrétiser leurs mots et leur existence. Projetés sur un mur de béton froid, les images et le texte perdent ainsi un peu de leur vitalité et rappellent que la liberté est plus qu'un simple mot qu'elle appelle à l'action.

Vêtus de couleurs pastel –surtout de rose et de bleu, rappelant l'enfance–, les acteurs (Claude Despins, Victoria Diamond, Julianna Herzberg, Nicolas Labelle, Daniel Parent et Isabelle Vincent) interprètent toujours avec justesse la démarche non-naturaliste dans ses excès de mots, de silences ou de gestes. L'énergie est incroyablement bien partagée. Les metteurs en scène qui s'initient au jeu pendant l'«entracte expérimental» permettent d'élargir l'expérimentation du théâtre contemporain.

Le NTE relève avec brio son mandat de «trouver de nouvelles façons d'exprimer de très vieux sujets», et explore avec succès la notion de liberté chère à Jean-Pierre Ronfard en la remettant d'actualité. À voir et à revoir absolument. ☉

Un relent de fin du monde

Le roman *Quai 31* de Marysol Drouin propose un univers apocalyptique d'un réfugié sans lendemain.

Emilie Bombardier
Le Délit

Sur un navire où s'entassent des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants se perçoivent déjà les espoirs déçus, l'accueil glacial et les tristes perspectives qui se dessinent sur une terre d'accueil dont ils ne connaissent rien. Réfugiés d'une île sans nom qui a été submergée, rares sont les passagers qui croient qu'une vie meilleure les attend à destination. Parmi eux, Échine, un jeune homme bienveillant qui s'occupe de sa mère et des enfants qu'il rencontre, l'un des seuls qui sache écrire, et l'un des derniers survivants d'une épidémie qui les emporte tous l'un après l'autre. Nous voici dans l'univers de *Quai 31*.

Le climat qu'installe ce premier roman de Marysol Drouin, publié aux éditions La Peuplade, sans être très inédit, est certes intéressant et efficacement transmis au lecteur. Le style simple, presque léger de l'auteure évite la plupart du temps toute caricature. Il retranscrit sans artifice les pensées du protagoniste, qui vit presque sans émotion la cruauté de son quotidien.

Établi dans un logement de la «Basse-Ville», un quartier sombre réservé aux réfugiés, avec une mère qui ne peut supporter d'avoir quitté son île, Échine est mis à l'emploi par les autorités à titre de chasseur de chats de ruelle. C'est là qu'il fera la rencontre de Pinoche, un natif du pays avec qui il se lie d'amitié.

Grâce à lui, il découvre la Haute-Ville, où les habitants sont hostiles aux «sans-terre», et fait la rencontre de Chirma, une artiste étrange, avec qui il s'installe dans une résidence de personne âgées dont elle a la charge. Quoique tristes et peu reluisants, les jours s'enfilent sans histoire jusqu'à ce qu'une épidémie que l'on dit apportée par les réfugiés prenne la ville d'assaut. Celle-ci tord la colonne de ses victimes, qui trouvent une mort rapide mais douloureuse. Alors se profile une apocalypse dans un monde à la fois moderne et intemporel, orchestrée par des autorités aussi anonymes qu'elles sont cruelles. D'un sur-réal macabre, les derniers instants du récit sont racontés de manière très réussie, un défi de taille pour cette œuvre qui aurait facilement pu tomber dans le déjà-dit, ou plutôt le «déjà-écrit» (Kafka, Orwell, Huxley... la liste des influences est longue)

Si les thèmes qu'elle exploite dans *Quai 31* sont trop nombreux et que certains dialogues frôlent parfois le ton moralisateur dans sa plus simple expression, l'auteure sauve certainement l'équilibre de son roman avec un style efficace et des scènes d'une beauté tragique, dans lesquelles la perte de repères et la déshumanisation battent leur plein. Bien qu'il parvienne à transmettre un léger malaise, le roman offre une lecture agréable et vaut la peine d'être découvert, si ce n'est que pour ce relent de fin du monde qu'il répand avec brio. ☉



Raphaël Thézé
Le Délit

Vous en souvenez-vous, de ce député-poète, amoureux du Québec et de la langue française, qui consacra sa vie à lutter pour l'indépendance de son pays? Celui qui rêvait de liberté et dénonçait les injustices, celui qui faisait campagne à vélo et écoutait les gens, ou celui qui parlait sérieusement avec humour? Vous pouvez le redécouvrir à travers un documentaire retraçant sa vie et son œuvre. On parle bien de redécouvrir car il s'agit de la première chose que l'on réalise en voyant ce film; n personnage de premier plan méconnu et une époque que l'on oublie peu à peu.

Gagnant du prix du public Télé-Québec lors des rendez-vous du cinéma québécois, le documentaire fait resurgir les images du passé, et il est difficile de ne pas frissonner à la vue des séquences d'archives historiques des émeutes de la Saint-Jean et du samedi de la matraque, de la crise de l'hôtel Reine Elizabeth et des attentats du Front de Libération du Québec, mais surtout des centaines de milliers de Québécois passionnés applaudissant leurs chefs politiques.

Ce voyage dans le passé est ponctué de témoignages poignants par des personnages l'ayant connu et qui partagent leurs souvenirs. On retrouve ainsi Jacques Parizeau et Denys Arcand, mais aussi André Gervais ou Guy Godin, son frère, qui tout au long du film partagent leur vision de la marque laissée par Gérard Godin. Figure marquante de la poésie québécoise, il avait les mots pour toucher les cœurs, il savait faire de la parole québécoise une arme, une très belle arme, reprenant les termes de joul pour les faire tinter sur un air nationaliste. D'après lui, l'indépendance d'un peuple passe par l'indépendance culturelle, et la force d'un peuple est avant tout sa langue. Il fut le premier, comme le mentionne Jacques Parizeau au cours du documentaire, à inclure les immigrants dans cette lutte et à les faire participer, les rendre concernés et impliqués. Fervent militant de l'intégration, il en faisait le combat de tous. «Nous devons former avec les communautés culturelles un monde nouveau, une société modèle, meilleure, libre, ouverte et accueillante, dit-il, car la diversité culturelle est garante de l'enrichissement et de l'ouverture d'esprit d'une nation.» Victime des arres-

tations d'Octobre, qui l'indignèrent car, s'il était indépendantiste, il n'avait pas l'âme terroriste, il n'était pas homme à se laisser abattre comme le prouve sa détermination renforcée après l'échec du référendum de 1980, et son courage au travers des épreuves infligées par la maladie. Des années 60 à Trois-Rivières jusqu'à sa mort en 1994, à la veille du second référendum de 1995, images d'archives et entrevues nous montrent qu'il s'est battu sans jamais cesser d'être présent pour le peuple Québécois et sans jamais diminuer son ardeur.

L'ensemble du documentaire, peu objectif politiquement, berce l'esprit nationaliste au rythme des chansons de Pauline Julien, amante et âme sœur de Godin, qui pendant trente ans l'accompagna dans ses idéaux, à la fois muse et amie, à travers leur amour passionnel. Le film transmet un dynamisme qui se termine, hélas, de manière un peu abrupte, laissant le spectateur un peu décontenancé avec une fin lente qui survient brutalement alors que l'on aimerait en entendre d'avantage. Peut-être est-ce à l'image de la mort du poète, qui survint beaucoup trop tôt quand il aurait pu faire tellement plus. ☉

CHRONIQUE

Poésie et tremblement

Luba Markovskaia | Réflexions parasites



RARES SONT LES ROMANS où, sans qu'il ne s'agisse d'un exercice stylistique forcé, se côtoient naturellement la passion brute, la poésie vive, la fragilité de l'ingénu et une sensibilité accrue à l'absurdité de la douleur des hommes. D'autant plus que ce n'est pas d'un roman-fleuve que je veux parler ici mais bien d'un court récit d'une densité remarquable, un roman d'apprentissage qui ne semble contenir que l'essentiel d'une

longue vie, condition d'ailleurs indispensable pour l'écriture d'un tel roman.

Paru en janvier dernier, Paco de Jacques Folch-Ribas est, selon l'auteur, une première tentative à «l'autobiographique», auquel il a longtemps résisté. On sent d'ailleurs le malaise causé par le fait de raconter le «je»: la narration passe sans cesse de la première à la troisième personne, ce qui traduit à merveille (encore une fois, ce n'est pas une simple prouesse formelle) l'aporie entre le «je» qui raconte et celui qui a vécu, qui paraît souvent autre. Cela a aussi pour effet d'ajouter une dimension supplémentaire au personnage rendu presque universel par ses multiples facettes, ses peurs et ses passions.

La peur est en effet omniprésente au cours de cet apprentissage. D'abord une peur enfantine, devant laquelle on peut s'attendrir et qui peut être soulagée par les

quelques paroles d'un père philosophe et bienveillant. Puis, une peur adolescente et des craintes qui, bien que parfois futiles, font vibrer et rendent vivant un personnage qu'on sent à fleur de peau, prêt à éclater du désir pour les femmes, du désir de savoir, de poésie... Et puis la guerre, qui vient tout avorter, et qui transforme toute peur irrationnelle en une peur fondée, terrible, et sans issue. La peur du chaos, terme que le jeune homme, aux prises avec une lutte contre le langage, n'arrive pas à définir malgré tous les dictionnaires qu'il consulte.

Le langage est d'ailleurs une sorte de personnage du roman, dans la mesure où il est opaque, comme celui de la poésie. Dans son apprentissage de la vie adulte, le jeune Paco fait face à des réalités fondamentales, telles que l'amour, la guerre, la nation... Ces mots résonnent dans son esprit et leur musique finit par en enterrer

le sens, jusqu'à ce que celui-ci se fasse ressentir de la manière la plus aiguë, et donc la plus douloureuse possible. Le mot amour qu'il croise sans cesse dans les livres de poésie française de son grand-père et qui demeure inexplicable, le mot femme, dont la définition ne suffit pas à dénuder ces êtres mirifiques qui peuplent sa vie et son imaginaire.

La langue est d'autant plus importante que Paco, qui vit dans un village-monde qui n'est pas sans évoquer les grandes œuvres réalistes magiques, est issu d'une famille catalane dont la langue est sans cesse confrontée à celle de l'autorité. Trois niveaux de langue, donc: la langue maternelle, la langue de la poésie (celle du grand-père et de l'amour) et la langue des autorités qui sonne toujours un peu faux:

Dans ce pays qui fut le mien, les gens parlaient une langue brutale, sèche, que l'on enseignait du

bout des lèvres à l'école, on l'appelait parfois un patuès, un idioma, ces mots dont les dictionnaires donnaient des définitions qui n'expliquaient rien. [...] Et Grand-père disait: «Notre langue, c'est notre Histoire, notre amour et notre poésie. Et il faudrait l'abandonner?»

Difficile de ne pas penser, devant de tels conflits linguistiques, à des situations qui sont plus près de nous, mais j'aurais un conseil pour celui qui d'aventure entamerait la lecture de ce pittoresque roman: se garder de faire trop de rapprochements, savourer l'incommensurable distance entre soi-même et des êtres qui ont connu la dévastation, et l'intensité de certaines choses que nous ne goûterons peut-être jamais de la même manière. Une distance, ou une extrême proximité, mais jamais dans un contexte de nation ou de pays, mots que même le narrateur ne finit jamais par élucider tout à fait... ☉

Portrait d'une artiste

Auteure-compositrice-interprète comme il s'en fait peu, Flavie transpose enfin son talent. et son énergie incomparable sur disque.

Rosalie Dion-Picard

Le Délit

Flavie et ses collaborateurs ont enflammé la scène de la Sala Rossa lors du lancement de *Un an debout*, le 21 mars. Quiconque ayant déjà pu constater sa grande maîtrise de la scène ne s'étonnera pas d'apprendre qu'elle est détentrice d'un DEC en théâtre et d'un baccalauréat en chant populaire. Pourtant, rien ici qui sente la formule ou la leçon apprise par cœur. C'est tout naturellement que le public se laisse emporter par sa

musique, qui emprunte autant à la chanson française qu'au rock pour créer une pop de haut calibre.

Ce premier album montre une artiste étonnamment mature, qui réussit la création d'un tout cohérent et varié à la fois. La voix, maîtrisée, peut moduler des improvisations de blues autant que la douce tristesse d'une ballade. Des influences reggae rappellent parfois Tryo, les arrangements et les voix peuvent évoquer Harmonium, et un rock au débit haché emprunte aux Ariane Moffat de ce monde. Au final, le style de Flavie, d'une rare

authenticité, s'enrichit de ces multiples influences et se les approprie.

Une musique travaillée, qui n'en devient pas pour autant une prouesse technique, et une voix d'une richesse bouleversante s'unissent harmonieusement dans tous les morceaux. La recherche de l'émotion adéquate –souvent un brin nostalgique– prime sur celle de la perfection d'une chanson léchée. On a la chance d'assister ici à un réel exercice de création et d'expression, à l'opposé de l'exercice de style qui caractérise parfois les premiers albums. Les textes sont à

l'avenant: à la fois profonds et justes, ils sont habiles mais sans fioritures, au grand régal des amateurs de chansons à textes, lassés de certaines pirouettes poétiques vides ou des sempiternels récits de ruptures. Chaque pièce, autant par la musique que par les paroles, sait créer une atmosphère unique.

Entourés de collaborateurs de talent, debout à l'avant de la scène, avec ou sans sa guitare, Flavie sait captiver son public. Et pour cause: elle se donne à lui sans compter, et la voir évoluer sur scène est un plaisir. Si l'expérience du théâtre, de

l'improvisation et une solide formation musicale expliquent en partie son talent pour l'expression scénique, il y a une part de magie dans l'énergie exceptionnelle de Flavie sur scène. Ses performances, comme sa musique, sont d'une intensité exceptionnelle et sans compromis. Le disque, disponible en mode «payez ce que vous voulez» sur le site Internet Flavie.info, s'écoute comme un roman... en attendant le prochain spectacle. ☉

Découvrez Flavie en concert le 22 mai prochain à 21h au Quai des Brumes.

MUSIQUE, ENTREVUE

Trame pour un bal lugubre



Timber Timbre sont de retour avec *Creep On Creepin' On*, leur quatrième album, à travers lequel ils nous offrent un son rock des années 1950 teinté de mélancolie. *Le Délit* s'est entretenu avec Simon Trottier, guitariste et autoharpiste du groupe.

Le Délit (LD): Comment la formation a-t-elle commencé?

Simon Trottier (ST): Au départ, Taylor Kirk a sorti deux albums en solo, qui ont été gravés à environ 300 copies chacun. J'ai rencontré Taylor en 2006. À cette époque, je jouais avec White Noise Ensemble, et je l'avais invité à jouer à la Casa Del Popolo. Il m'a ensuite demandé si je voulais me joindre à lui, et on a commencé à faire des *shows* ensemble, alors qu'il en faisait déjà d'autres à Toronto avec notre violoniste Mika Posen. C'est devenu plus sérieux, on a formé le groupe pour faire une tournée et faire des spectacles. On a commencé à la fin de l'année 2008, donc ça fait un peu plus de deux ans qu'on est ensemble, et depuis ce temps-là, on a fait beaucoup de tournées, puis là on sort notre nouvel album.

LD: Avez-vous une formation en musique?

ST: Oui, j'ai moi-même étudié au cégep Saint-Laurent en musique, puis à Concordia. Mika a étudié le violon à l'université et elle a fait une maîtrise en musicologie. Pour sa part, Taylor n'a pas de formation musicale, mais il a joué toute sa vie. Il a étudié en cinéma.

LD: En quoi *Creep on Creepin' On* est-il différent de votre dernier album?

ST: Dans notre dernier album, on offrait un son plus folk; là, on est allés puiser dans la musique des années 1950, et on a mélangé ça à de la musique plus moderne, ce qui donne des chansons rock, avec un côté expérimental par moments. D'ailleurs, on retrouve trois chansons instrumentales sur notre album. On a aussi collaboré avec Colin Stetson, qui est venu jouer du saxophone avec nous, puis avec Mathieu Charbonneau, à la percussion.

LD: Quelles sont vos influences musicales?

ST: Screaming, Jay Hawkins, C'est un chanteur noir des années 1950 qui faisait des performances éblouissantes. Sinon, il y aurait Elvis Presley dans le Rock 'N' Roll des années 1950. Il y aurait aussi Broadcast, un groupe britannique, puis le dernier serait Portishead.

LD: Comment s'est déroulée la réalisation de *Creep on Creepin' On*?

ST: Taylor, le chanteur principal, a toujours écrit la base des chansons de son côté. Depuis deux ans déjà, il traînait des idées dans sa tête. En juin, il a fait des maquettes au Nouveau-Brunswick, puis par la suite, nous y avons rajouté nos idées, ainsi que nos parties instrumentales. Il y a trois chansons qui se retrouvent sur l'album que nous avons fait ensemble. Nous



avons fait l'enregistrement en août, et après, nous sommes partis en tournée. Nous avons fait le mix au mois de décembre.

LD: Quels sont les sujets traités dans votre album?

ST: On raconte des histoires très imagées. Taylor parle beaucoup de ses relations avec les autres dans ses textes.

LD: Comment pourriez-vous définir votre musique pour quelqu'un qui ne connaît pas Timber Timbre?

ST: Une musique des années 1950 de bal de finissants qui tour-

ne mal, avec un petit côté de musique de film d'horreur.

LD: Si vous aviez la possibilité de faire une collaboration, ça serait avec qui?

ST: Daniel Lanois, car c'est un excellent producteur. Je respecte beaucoup son travail. Il serait intéressant de voir comment il pourrait nous diriger dans nos chansons et dans la réalisation d'un album.

LD: Avez-vous une tournée de prévue cette année?

ST: Nous avons plusieurs spectacles prévus au Québec pour la fin du mois, ensuite on s'en va en

Ontario et sur la côte est des États-Unis. On va jouer à Montréal le 16 avril, à Amsterdam le 18, on va faire l'Europe et on revient en mai pour enfin retourner sur la côte ouest américaine.

LD: Avez-vous des projets à plus long terme pour le groupe?

ST: Oui, celui de réaliser un autre album après celui-ci et de faire durer ça le plus longtemps possible. Mais le plus important, c'est d'aimer ce qu'on fait tous les jours. ☉

Propos recueillis par Catherine Lafrenière.

La fois où j'ai fait de l'introspection

Catherine Renaud | Billet incendiaire



VOUS SAVEZ QUE JE NE fais pas dans la délicatesse, que je ne m'exprime que rarement avec nostalgie et émotions autrement que pour me tourner en dérision la phrase d'après. Ainsi, pour bien vous dilater la rate, je vais vous offrir, en guise d'introduction, le discours convenu de la «dernière chronique». Exercice de style.

C'est avec grand regret et non sans une certaine nostalgie que je vous annonce que cette

chronique sera la dernière que je publierai cette année dans les pages de notre cher *Délit*. Je crois que nous avons passé une bonne année ensemble et je m'ennuierai de vos commentaires réfléchis, éloquents et émouvants. Je profite également de cet instant de confession pour vous annoncer tristement que je ne réécrirai pas pour *Le Délit*. Après mûre réflexion, j'ai constaté qu'il était temps pour moi de quitter cette publication et, en même temps, ma zone de confort, pour relever de nouveaux défis. Je me mords les lèvres pour retenir mes pleurs à la pensée que je ne serai plus publiée par *Le Délit*, que je n'écrirai plus pour mes trois fidèles lecteurs.

Afin de m'aider à ravalier le petit vomi qui vient de me remonter dans la gorge après avoir écrit tant de mots doux et sucrés, je vais simplement passer à autre chose; je n'écrirai certainement pas 500 mots sur

la tragique et triste fin de ma chronique, même si je pourrais le faire, si Gaston Lepage m'en lançait le défi.

L'automne dernier, je vous avais parlé brièvement –mais si votre consommation de psychotropes ou de barbituriques en tout genre est aussi élevée que celle de Pete Doherty, vous ne vous en souviendrez probablement pas– du dernier roman de Bret Easton Ellis, *Imperial Bedrooms* (la traduction française s'intitule *Suites impériales*). À ce moment-là, j'avais un peu écrit ma recommandation comme Slavoj Žižek écrit certaines critiques de films, c'est-à-dire sans en avoir lu plus que la quatrième de couverture. Pour être complètement honnête, parce qu'au fond, les derniers mots que je profère aujourd'hui sur mon lit de mort déliite ne peuvent qu'être empreints de sincérité et d'honnêteté, je n'ai pas encore lu *Imperial Bedrooms*.

Si je vous en parle, c'est parce que je l'ai commandé quasi aléatoirement la semaine dernière sur Amazon, dans le but de profiter du «*Super Saver Free Shipping*», et que, quelques jours avant de recevoir ladite commande, j'ai lu un billet délicieux de Bret Easton Ellis, intitulé «*Notes on Charlie Sheen and the End of Empire*», qu'il a sans doute rédigé après avoir lu dans mes pensées, ou quelque chose comme ça. Parce que je ne peux me priver, pour une dernière fois, de transgresser un peu les règles implicites de l'écriture de la chronique, je ne vous ferai pas le résumé de ce texte; seuls les *happy few* adeptes d'Ellis comme moi pourront partager le plaisir de la connaissance avec moi. En ce moment, *Imperial Bedrooms* repose sur ma table de salon et, ayant goûté de nouveau à sa plume avec son texte pour *The Daily Beast*, je suis comme une morveuse qui a entraperçu les

cadeaux que sa mère va mettre pour elle sous le sapin de Noël: ça me démange de le lire ici et maintenant (surtout que je ne peux me le permettre, pour cause de fin de session), ne me dérangeant de ma lecture que pour répondre à mes besoins primaires, comme celui de m'arroser le fond de la gorge avec un verre de Pepsi ben frette.

M'accordant, cette fois en guise de conclusion, un paragraphe autoréflexif sur ma pratique de la chronique, je pense que j'ai bien bouclé la boucle, en vous reparlant de ce dont je vous avais parlé dans ma première chronique, à savoir mon amour brûlant et inextinguible pour le Pepsi et Bret Easton Ellis. Ah, et *Lance et Compte*. Et *Twin Peaks* aussi. Si je veux faire de mes textes un tout circulaire et cohérent, il faut bien que je les mentionne avant de me la fermer une fois pour toutes.

OK, ciao la gang. ☹

La bd de la semaine

par Martine Chapuis



- Martine -